VOLUME VI — WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 4 SEPTEMBRE 1918 — NUMERO 17

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis $1.50
Union Postale $2.00

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la
WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 Ave McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

EDUCATION "RELIGIEUSE" PUBLIQUE

La Liberté du 21 août a publié un fort remarquable article sur "l'instruction publique"—avec des citations remarquées du **Statesman**, de Toronto, organe protestant.

Fait plus remarquable encore, peut-être, voici ce que je trouve dans un organe, aussi protestant, de Winnipeg. Il s'agit non plus seulement d'instruction, mais d'éducation, — ce qui est bien supérieur. C'est le Rév. T.-W. Price, B.A., de Crandal, qui parle au cours des "leaders ruraux" de l'**Agricultural College** (officiel) de Winnipeg. Et ce qui plus est, il parle d'**éducation religieuse**.

Je traduis, en analysant quelque peu:

"Une vieille définition de l'éducation porte: c'est l'art de remplir l'esprit de faits, de créer la faculté de reproduire ces faits, au "jour de l'examen. L'éducation vraie n'a pas du tout pour objet "primordial les faits, mais la personnalité. Elle concerne bien plus "le pouvoir moteur de la vie que la mémoire, faculté de retenir des "faits. Elle a plus affaire à la volonté qu'à la mémoire. **Un idéal "faux d'éducation a produit un type moral qui n'est pas à la hau"teur de l'époque."** (Aveu?)

Aussi entendez ce cri général demandant à nos écoles un **meilleur produit moral**,—un régime où la moralité, et non "l'efficience" seule, sera la pierre de touche de l'éducation...

"Comment améliorer le système d'éducation? Nous devons nous "tenir au point de vue **religieux** et donner à l'éducation l'impulsion "religieuse". (sic) L'éducation religieuse, dit le **Rév. Price**, c'est "enseigner l'art de vivre ensemble dans un esprit d'amour."

Ici, j'arrête la citation. Définition absolument incomplète et même fausse.

L'éducation "religieuse" consiste à inculquer à l'enfant ses devoirs vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis de lui-même, et vis-à-vis du prochain. Voilà l'éducation **religieuse** à laquelle il a **droit** dans l'école publique, comme à l'église, comme dans la famille. Eliminer Dieu, c'est éliminer la base même de la morale, de la moralité, du caractère moral, de l'éducation morale de la volonté et de la vie morale.

Dieu éliminé, l'éducation morale n'est plus qu'un mot. Morale en l'air et à l'envers.

Faire consister l'éducation **religieuse** dans la "religion" sans Dieu, c'est-à-dire sans religion, sans reliement de l'enfant à Dieu, et uniquement dans "l'altruisme" humanitaire, sans même la notion du devoir envers soi-même, — inséparable du devoir envers Dieu, — source du devoir comme du droit, source d'amour comme de justice, — ce n'est pas seulement le renversement du sens religieux, mais encore du sens naturel, du bon sens et du sens commun.

Le Rév. Price ajoute: "Obtenir cette impulsion "religieuse" "dans l'école publique (**neutre**: "unsectarian" même à l'égard de "Dieu et de toute religion positive) c'est là une des tâches du jour. "L'école à l'église (**church school**) ne saurait l'obtenir (**inadequate**). "Cela lui est impossible. (sic) **C'est à l'école publique à donner "l'impulsion"** ("**religieuse**").

Ici encore j'arrête le Rév. Price. Ce qu'il dit de l'église protestante n'est guère flatteur. Quoi! pas même capable de donner à l'enfant "protestant" une éducation "religieuse" et "morale" réduite au plus simple altruisme, sans Dieu! Et l'Etat "neutre", (**unsectarian**), se verrait investi par là du monopole non seulement de l'instruction primaire, séculaire, mais encore du monopole statolâtrique de l' "éducation religieuse"—sans religion!...

Ce qui n'empêche pas, du reste, le Rév. Price de conclure: "L'église (protestante) et l'Etat sont dans une position relative "l'une à l'autre. Il leur faut trouver un système en conformité avec "tout ce que requiert l'enfant, et qui puisse pénétrer sa vie, dans "toutes ses implications et applications.

"Nous devons mettre effectivement fin au divorce de "l'éduca"tion religieuse" (ainsi comprise!) et de **l'éducation** séculière. Nous "devons, en fait, cesser de distinguer entre ce qui est "religieux" "et ce qui est "séculier".

Autant dire: cesser de distinguer entre l'Etat (neutre) et l'Eglise (protestante)...

Nous, catholiques, nous connaissons quelle est cette singulière et absurde "religion d'Etat", à l'usage des écoles de "l'Etat-Dieu" —sans Dieu. C'est la "religion" dite "humanitaire". C'est la "religion" de l'humanité—déifiée, sans et contre Dieu. C'est la "religion" du maçonnisme, dont le dogme encore occulte, déifie l'homme libéré de Dieu, — l'homme **émancipé** par l'anti-Dieu.

C'est ce sur-Dieu là qui, en Eden, disait à nos premiers parents: "Dieu en a menti. Si vous ne lui obéissez pas, — et si vous n'obéissez, — vous ne mourrez pas du tout." "**Nequaquam morte moriemini**." Et vous serez comme des dieux — "**Et eritis sicut dii**".

Le Rév. Price doit connaître, pourtant, ces textes bibliques. Je n'étonnerai personne en révélant que le discours du bon apôtre est traduit de la maçonnique **Free Press (Prairie Farmer)** du 21 août.

L. H....

SIMPLIFIONS

Le **Toronto Globe**, commentant l'élection du Dr Cody, dit ce qui suit:

"L'honorable Dr Cody a un mandat maintenant, pour réformer "le système éducationel de l'Ontario dans la direction de la sim"plicité. La tentative de donner aux enfants une notion superficielle "sur une foule de sujets au lieu de connaissances solides sur les "matières essentielles, dans les années d'école primaire a été une "faillite."

C'est exactement ce que nous avons dit depuis nombre d'années des programmes manitobains qui sont une copie servile des programmes ontariens. Mais, évidemment, nous étions des arriérés. Maintenant que le **Toronto Globe**, — tout ce qu'il y a de plus protestant et de plus énergiquement ontarien, — proclame cette vérité, on sera peut-être plus porté à l'accepter.

Simplifions au plus tôt au Manitoba. Après avoir suivi Ontario dans l'erreur, nos gouvernants auront-ils la loyauté de suivre la province bannière dans la réforme? Reste à savoir combien d'années il faudra à notre département de l'instruction publique pour avouer l'erreur et simplifier ses programmes en jetant par-dessus bord vingt matières plus que secondaires pour l'enfant de l'école primaire, afin de laisser plus de temps à donner aux matières principales.

Le Dr Cody, dit le **Toronto Globe**, a reçu un mandat pour réformer le système éducationnel de l'Ontario dans la direction de la simplicité. L'hon. Dr Thornton, du Manitoba, fera bien de songer dès maintenant à prendre sa médecine, si amère soit-elle, avant que l'électorat manitobain se décide à confier la réforme à un successeur, si elle se fait trop attendre.

Le public ontarien semble être fatigué de prendre des vessies pour le soleil; il se pourrait bien que le public manitobain revint bientôt au même sens des réalités, et alors, gare aux programmes scolaires actuels, et surtout gare aux gouvernants qui semblent y tenir comme le dernier cri du progrès moderne. Progrès moderne sans nul doute, mais progrès à rebours!

Nous commencions cet article en citant les paroles du **Toronto Globe**; finissons-le en citant celles du **Toronto Telegram**, sur le même sujet:

"Huit ou dix ans après l'élection partielle de Toronto-nord-est, "les hommes d'affaires de cette ville pourront prendre à leur service "un jeune homme qui possèdera une écriture passable et saura épeler "d'une façon convenable."

Mais les enfants d'Ontario, la province-bannière, comme on l'appelle avec orgueil, n'ont-ils pas appris à lire et à écrire dans leurs écoles les plus progressives du monde? Non, ils avaient tant d'autres choses à apprendre qu'il ne leur restait pas de temps pour le détail, bien méprisable sans doute, de lire d'une manière intelligente et d'écrire convenablement.

Tiens, on se dirait en plein Manitoba.

Ontario soupire après une réforme dans le sens de la simplicité. Il y a beau temps que les gens, ayant une intelligence moyenne et quelques notions en matière d'instruction primaire, demandent ici exactement la même chose. Mais ces importuns étaient des arriérés; il n'y avait rien au monde comme nos écoles nationales!!

Ontario affirme que ses écoles nationales sont une **blague**. Nous ne trouvons qu'une autre **blague** qui puisse lui être comparée, c'est la **blague** manitobaine. Elle est fille de l'autre, et digne en tout de son illustre mère.

FRANCE ET CANADA

L'attitude des Canadiens-français relativement au volontariat et la conscription telle que dépeinte par la presse impérialiste avait péniblement impressionné la France. Tandis que les catholiques français, douloureusement surpris, cherchaient à douter encore, les incroyants se réjouissaient et cherchaient à étayer de ce fait nouveau leur argumentation mille fois réfutée que le Pape et les catholiques de tous pays n'étaient pas de coeur en cette guerre avec les Alliés, mais penchaient du côté de l'Autriche et de l'Allemagne. En France, en Irlande, en Italie, en Espagne, partout le catholicisme avait été accusé de sympathies pro-allemandes, partout le catholicisme s'était justifié d'éclatante façon. Il n'en devait pas être autrement pour le Canada.

Tant pour vérifier l'exactitude des sentiments que la presse anglaise francophobe et protestante prêtait aux Canadiens-français que pour combattre la fausse impression qui pouvait exister au Canada relativement aux responsabilités françaises en cette guerre et à la vitalité du catholicisme en France, M. François Veuillot, aussi bien que le capitaine Duthoit et ses compagnons Flory et Dobelle s'embarquèrent pour Québec aux frais du Comité Catholique de Propagande Française. Veuillot l'avoue en ces termes:

"Mais, dira-t-on, si les Canadiens-français conservent au coeur "l'amour de la vieille mère-patrie, d'où vient que les épreuves de "cette patrie, de cette patrie de leurs pères n'ait point réveillé chez "eux d'échos plus étendus et plus vibrants? C'est la question que "bien des Français se posent et que je me posais moi-même en abor"dant aux rives du Saint-Laurent. J'y débarquais précisément pour "la résoudre et s'il en était besoin pour dissiper les malentendus qui "avaient élevé leurs brouillards entre nous, pour resserrer les liens "que des causes mystérieuses avaient relâchés."

Quoi d'étonnant quand au coeur même du pays, des Français qui n'avaient pas, eux, l'excuse de l'éloignement et des informations tendancieuses, condamnaient l'attitude des Canadiens-français? Aussi est-ce pour ceux des Français qui ont approuvé et appuyé les Canadiens-français et leur politique, une vive satisfaction et une vraie récompense que de lire le jugement de François Veuillot dans le No 10,866 de la **Croix**, de Paris. Je n'en cite que la conclusion:

"Les Canadiens-français ne méritent pas les reproches dont on "a voulu les accabler. Si leur participation volontaire a été infé"rieure à ce que nous aurions souhaité, 1o elle a été beaucoup plus "sérieuse que d'aucuns (?) l'ont fait croire; 2o elle a été entravée "et amoindrie par des circonstances qui ne permettent pas d'accuser "leur coeur et dont il serait injuste de leur faire porter toute la res"ponsabilité. Je n'en regrette pas moins ces **circonstances locales et "historiques**. Je n'en déplore pas moins des campagnes de presse "qu'avec bien des Canadiens-français j'estime maladroites et fâ"cheuses. Mais mon affection, **mon admiration** pour nos frères du "Canada demeurent entières. Entière aussi ma confiance dans nos "rapports futurs et leurs destinées. Et je suis convaincu que c'est "**notre intérêt, notre devoir**, à nous catholiques de France, — au "point de vue religieux, de tendre une main fraternelle aux catho"liques du Canada. Nous devons leur apporter un **cordial et pré"cieux appui** dans les luttes qu'ils auront encore à poursuivre **pour "la défense et le développement de la civilisation catholique et fran"çaise** dont ils sont au nord du Nouveau Monde, les champions pro"videntiels."

SAINT-CLAUDE.

DEMOCRATIE

Nous reproduisons aujourd'hui, du **Prévoyant**, d'Ottawa, un bon article sur la fameuse **démocratie**. C'est au nom de la démocratie que notre gouvernement d'Union s'est emparé du pouvoir et c'est en vertu des principes démocratiques qu'il l'exerce. On reconnait l'arbre à ses fruits. Comme dirait le Marseillais: "Juge, mon bon, ce que ça peut bien être la démocratie!"

La véritable démocratie, c'est-à-dire le gouvernement du peuple par le peuple, ne pourra exister que par une saine et indépendante opinion publique. Aussi longtemps que les libres électeurs se diviseront en deux catégories pour trouver bon tout ce que fait la leur et mauvais ce que fait l'autre, il y aura la servitude des partis et après l'élection les pots cassés seront aux frais des libres électeurs qui auront aliéné leur liberté pour obéir à un préjugé politique peu sage et fort mesquin.

Est-ce que nous prêchons la doctrine de mettre les électeurs dans la lune, en voulant les tirer des partis politiques? Nous n'avons pas pour habitude d'habiter la lune, mais de nous tenir aussi solidement que possible sur nos deux pieds, dans la sphère des réalités. Que les électeurs soient bleus ou rouges, votent pour Jacques ou Baptiste, cela nous est bien égal; ce que nous voudrions, c'est que d'avance les électeurs intelligents ne fussent décidés de voter bleu ou rouge, de voter plutôt pour Jacques que pour Baptiste.

En définitive, pour quatre-vingt-dix pour cent des électeurs parmi les nôtres, nos bons cultivateurs de la campagne, qui forment l'immense majorité des nôtres au Manitoba, que peut bien leur importer que tel ou tel parti soit au pouvoir, au point de vue de leurs intérêts financiers! C'est tout un: l'un et l'autre partis sont capables, — et ils l'ont prouvé, — des gâchis les plus accomplis.

Nous voudrions voir les nôtres voter tantôt bleus, tantôt rouges, selon le programme actuel de tel ou tel parti, et les comptes qu'ils ont à régler avec ces partis pour leur conduite passée dans les questions vitales de religion et de nationalité.

La viande à chiens, — nous voulons dire ceux qui sont sur le marché pour se vendre, sera toujours le petit nombre comparé à la masse des électeurs. Si la masse électorale qui se rend au poll sans avoir été payée avait véritablement l'esprit public, le souci des intérêts majeurs de la nation, nous aurions bientôt une véritable démocratie. Bon nombre de faiseurs prêts à tout faire, une fois députés, seraient mis à pied, pour le plus grand bien du porte-monnaie des électeurs, pour ne parler que de la question financière. Le manque d'esprit public qui fait donner un vote pour tel ou tel, pour une considération parfois bien mesquine, se paie plus tard infailliblement, et parfois bien cher.

Elargissons nos vues. Ne nous laissons pas facilement embrigader par les faiseurs politiques. Ils auront toujours leur petite côterie, mais ces côteries ne sont fortes que de l'indifférence de la masse qui leur abandonne la curée de la chose publique. Nous ne sommes pas de ceux qui croient que la masse est vénale et corrompue en temps d'élection; la masse est saine, mais se laisse passionner par quelques particuliers qui la flattent en temps d'élection pour la tyranniser ensuite.

C'est la démocratie que nous avons en ce moment. Il est en notre pouvoir d'en avoir une qui ne soit pas une simple moquerie, mais pour cela il faut sortir de l'ornière et n'être pas décidé vingt ans d'avance à voter pour tel ou tel parti.

A DROITE ET A GAUCHE

Au Mexique.

L'Eglise continue à vivre de pénibles jours au Mexique. Le bandit-président Carranza vient de bannir Mgr Orozco, vénérable archevêque de Guadalajara. "L'illustre proscrit, écrit l'**Action Catholique**, qui tient ses informations d'un prêtre qui vit sur la frontière mexicaine, a été traité avec une indignité révoltante; il a été mis à bord d'un train de fret, à destination de Tampico, sous la charge du général César Lopez de Lara. Il avait, le 22 juillet, traversé la frontière et atteint San-Antonio, au Texas."

Carranza règne, mais par le seul pouvoir de la force armée, et non par l'approbation populaire. Le Mexique est un pays catholique. Aussi l'expulsion de Mgr Orozco a-t-elle été l'occasion de protestation publique qui furent réprimées, d'après la **Revista Catolica** du 28 juillet, avec une main de fer.

"A ces manifestations, ajoute-t-elle, quantité de femmes ont pris une part courageuse, et c'est pourquoi, sur la requête des libéraux, — le parti ministériel encore maître des urnes aux toutes récentes élections, — un grand nombre de ces vaillantes chrétiennes ont été arrêtées à leur domicile ou à l'église, pendant qu'elles assistaient à la sainte Messe."

Comme tous les persécuteurs de l'Eglise, — de Néron à ceux d'aujourd'hui, — Carranza vole.

"Carranza procède toujours, écrit l'**Action Catholique**, à la confiscation des biens ecclésiastiques. A Puebla, par exemple, le gouvernement s'est emparé sans façons de biens évalués à des millions appartenant à la société religieuse **La Piedad**. Un décret récent a marqué aussi du trait rouge nombre d'églises à Mexico, Atzapotzalco, Tacuba, San-Angel, Tacubaya, Tialpam et Mixcoac.

"De ce pas, la propriété privée n'est plus en sécurité. Il suffit qu'un individu soit soupçonné de posséder pour l'Eglise ou quelqu'un de ses clercs: du coup, tout est saisi dont la possession ne peut être justifiée par document écrit. Plus de mille particuliers ont été dépossédés de cette façon. A Puebla, notamment, et à Michoacan, ainsi qu'à Jalisco, cela dégénère en une furie de brigandage."

Chose étrange, le protestantisme n'écope pas. De l'aveu même d'une revue protestante, dans aucun cas la constitution mexicaine n'a fonctionné au détriment de la propagande protestante. Elle y jouit même d'un traitement de faveur. Sous l'oeil paterne de la république mexicaine, elle y poursuit son travail de prosélytisme des masses catholiques. Cela avec tout autant de succès que dans toute l'Amérique du Sud, c'est-à-dire avec un succès nul.

Crise sociale au Japon.

Il y a un demi-siècle, le Japon n'avait point place dans le concert des nations. La guerre sino-japonaise révéla son existence aux peuples de l'Europe. Son triomphe en Mandchourie contre la puissante Russie apprit au monde étonné qu'une nouvelle grande puissance militaire et navale était née et qu'il faudrait en tenir compte dans le partage du grand empire chinois. Dès le début de la guerre actuelle elle prit partie contre l'Allemagne et chassa ses armées de ses avant-postes de l'Asie. Depuis, elle coopéra à la victoire des Alliés en fabricant des munitions. Et comme tous les pays qui fabriquent des munitions, l'empire japonais a vu quelques centaines d'individus amasser de fabuleuses fortunes, tandis que le coût de la vie croissait à une allure immodérée et hors de proportion avec le salaire des artisans. La guerre durant, la crise économique, à laquelle n'échappe aucun peuple, a provoqué ces dernières semaines d'inquiétantes émeutes que les journaux japonais caractérisent en ces termes:

"Les émeutes qui éclatent, écrivent-ils, en ce moment, dans tout le Japon à propos du prix excessif des denrées alimentaires ne sont que le reflet d'un mouvement socialiste qui gagne le peuple de plus en plus, et le sentiment général qu'on emporte de cette lecture est que l'empire tout entier marche vers une crise. La sédition s'étend avec la rapidité de l'incendie, faisant ravage surtout parmi les pauvres et les classes moyennes de la société. Celles-ci protestent contre les conditions économiques.

"Il est à remarquer, s'accordent à noter tous ces journaux, que les soulèvements sont dirigés contre le capitalisme. La populace attaque et détruit les propriétés des riches et manifeste sa colère contre tout ce qui porte l'apparence du luxe. Les Geishas ont été lapidées comme elles passaient dans la rue en automobiles, et les demeures des citoyens aisés ont été attaquées. La guerre a fait des millionnaires et a décuplé le luxe des classes riches, tout en accroissant d'autre part la misère des pauvres, dont les salaires sont insuffisants. Les ouvriers des fabriques tout particulièrement, sont endoctrinés par des meneurs, personnages que l'on voit aujourd'hui pour la première fois depuis que le Japon s'est ouvert à la civilisation occidentale."

Si des pays d'Europe le Japon a pris le développement matériel, il en a aussi pris toutes les tares. Il semble même que le socialisme y progresse comme en serre chaude.

* * *

Un fiasco.

C'est le seul terme qui puisse qualifier d'exacte façon le vote féminin aux dernières élections partielles d'Ontario. Sur un total de 65,000 électeurs dans Toronto-nord-est, 11,333 seulement ont déposé leur bulletin. Le résultat est encore plus probant dans York. Des 32,000 inscrits, 4,000 ont voté. Pour la première fois, les femmes ontariennes votaient. Dans l'un et l'autre comté, les femmes constituaient la majorité de l'électorat. Il ne suffit pas d'un long calcul pour se rendre compte que les femmes d'Ontario ont manifesté une profonde répugnance à user de leur droit de suffrage.

Ne fut-ce pas d'ailleurs le résultat à New-York, il n'y a à peine que quelques mois?

LORD SHAUGHNESSY A L'EXPOSITION DE TORONTO

L'ouverture de l'exposition de Toronto, lundi le 26 courant, a été marquée par une grande affluence de visiteurs de toutes les parties de l'Ontario et même des autres provinces du Dominion. Lord Shaughnessy, qui présidait la cérémonie d'inauguration, prononça un discours dans lequel il exprima toute son admiration pour l'oeuvre accomplie par les organisateurs de l'exposition de Toronto, la plus importante du Canada, en contribuant à faire connaître, ainsi qu'à augmenter les ressources de notre pays et remercia ces derniers de l'honneur qu'ils lui avaient fait en l'invitant à cette démonstration. L'adresse suivante fut lue de la part du comité d'organisation:—

Lord Shaughnessy,

C'est par une circonstance toute fortuite qu'il vous est donné d'inaugurer la 41ème exposition annuelle de Toronto, car les 36 années que vous avez passées au service du grand système de transport dont vous dirigez maintenant les destinées, coïncident presque avec l'existence de cette exposition.

En venant au Canada, pour participer à la construction du premier chemin de fer qui devait unir l'est et l'ouest de notre pays, vous avez joué un rôle important, non seulement dans l'union des provinces canadiennes en une seule nation, mais aussi dans l'union de la mère-patrie avec ses Dominions d'outremer.

Vous verrez sur ces terrains des preuves du développement et du progrès de ce pays nouveau. Par ce qui a été fait pour l'augmentation de la production, pour la conservation des ressources, de même que pour venir en aide aux soldats de retour du front, vous aurez la certitude que toute la nation prête son entier support à la poursuite de la guerre.

Le Canada doit envisager aujourd'hui des problèmes beaucoup plus vastes qu'auparavant. D'abord la mobilisation efficace de toutes ses ressources, tant en hommes qu'en production, pour la poursuite heureuse de la guerre; ensuite ceux de l'après-guerre, avec la démobilisation et les rajustements qu'il faudra faire pour le retour à la vie normale. Dans cette période difficile, nous nous tournons vers vous et plaçons notre confiance dans vos conseils et votre sage direction.

Nous espérons, qu'en cette circonstance, vous constaterez au moins dans une certaine mesure, que la population de votre pays d'adoption apprécie le service que vous avez rendu au Canada et nous faisons des voeux pour que vous lui soyez encore conservé longtemps pour le faire bénéficier des fruits de votre longue expérience.

A MEDITER PAR LES AUTRICHIENS

Avant la malheureuse campagne de 1525, où François Ier fut fait prisonnier à Pavie, ce prince tint un conseil de guerre dans lequel on examina le moyen d'entrer en Italie.

Le fou de la cour, le fameux Triboulet, assistait à la délibération, en vertu des privautés accordées aux bouffons que les rois et les grands avaient dans leur entourage à cette époque.

La séance allait finir, lorsque Triboulet demanda la parole:

— Messieurs, dit-il, vous croyez avoir dit des merveilles; et pourtant, pas un de vous n'a touché le point essentiel. Vous êtes bien d'accord sur les moyens d'entrer en Italie, mais personne n'a parlé des moyens... d'en sortir!...

LE COIN DES DAMES

ELLES étaient trois soeurs, Canadiennes-françaises comme moi, mais ne comprenant pas encore tout ce que ce titre comportait de devoirs et partant, de sacrifices. Quand je les ai rencontrées la première fois, elles commençaient à peine leur éducation qui promettait, certes, d'être brillante, car elles étaient très intelligentes. On les plaça d'abord chez des Soeurs françaises, puis bientôt après dans une institution de haute renommée, mais où l'inévitable devait arriver. Transplantées dans un milieu exclusivement anglais, où naturellement la très grande majorité des jeunes filles étaient de langue anglaise, il n'est rien d'étonnant, n'est-ce pas, à ce que nos petites amies, subissant forcément l'influence de leur entourage, en vinrent à délaisser l'idiome maternel, à tel point qu'il était à craindre—pour me servir de l'expression du Père Lalande—qu'elles ne "déménageassent" tout à fait un jour chez les protestants." Cette anglomanie qui les prenait toutes nous causait d'autant plus de peine qu'en grandissant elle leur ôtait de la grâce. Les parents, patriotes jusque dans les moëlles, n'étaient pas les derniers à s'alarmer d'un tel état de chose. Aussi les moyens pécuniaires ne leur faisant pas défaut, leur fut-il facile d'y remédier en envoyant leurs filles retrouver dans la bonne ville de Québec les sentiments de patriotisme qui semblaient n'avoir plus vie en elles. Ils n'étaient qu'endormis. Là-bas, mises en contact journalier avec de vraies Canadiennes, l'amour de la langue ne pouvait que pénétrer profondément dans leur âme en raison de la connaissance qu'elles en acquéraient chaque jour davantage.

Les deux aînés sont revenues couvertes de lauriers... Elles me parurent accomplies de toutes façons comme le sont d'ailleurs ceux et celles qui ont reçu une éducation bilingue. La plus jeune terminera ses études plus près de la maison, mais dans un couvent français où, toutefois, on enseigne parfaitement les deux langues. Comme je constatais avec bonheur qu'elles parlaient un parler pur et correct, elles me dirent—et je le savais—que là-bas elles avaient appris à l'aimer et qu'elles avaient pris la résolution de ne s'en départir jamais, autrement que poussées par la nécessité. Je les félicitai chaudement, et leur rappelai combien elles me "choquaient" quand je les entendais dire à leur père en le prenant par le cou: "Dear Daddie!" comme si le français n'était pas assez fécond en termes affectueux pour répondre aux besoins du coeur. Moi j'aurais dit avec autant de chaleur: "Papa chéri!..." Elles rirent et m'avouèrent qu'en dehors de leurs classes, elles avaient si peu parlé l'anglais qu'elles l'avaient même un peu oublié... Espérons maintenant que cette cure opérée dans la vieille cité de Champlain gardera à jamais toute son efficacité.

Ces cas de résurrection sont consolants, mais nous les voudrions plus fréquents. Ces fillettes péchaient par ignorance, et combien d'autres avec elles! D'autres pèchent par snobisme, c'est tellement plus grave et plus stupide.

Ecoutez, je connais une dame, entre autres, prise de cette maladie-là. Pourtant elle se dit fière de sa nationalité. Quelle inconséquence! Drôle de fierté, me direz-vous? Eh oui, et je vous assure qu'elle se croit bien supérieure. Quand je pénètre dans sa vie, dans ses habitudes, dans ses relations, je ne vois rien, absolument rien qui la rattache à nos traditions. Rien de ce qui nous intéresse, ne l'intéresse, et plus d'une fois, à la description enthousiaste qu'on lui faisait de certaines de nos fêtes patriotiques, et qu'on croyait dignes de mention, elle écoutait avec un air de haute protection, un sourire de pitié au coin des lèvres qui semblait dire: "Quels grands naïfs vous êtes!" Il est donc superflu de dire qu'elle ne prend aucune part à nos démonstrations quelconques: on sait faire si peu les choses!...

Dans son intérieur, j'ai constaté qu'elle ne recevait aucun journal, nulle revue qui entretiennent chez nous, au milieu de la tourmente que nous traversons, l'amour de la langue et les moyens à prendre pour la sauver du péril. Mais, mon Dieu, elle ignore même qu'elle court des dangers, et traite de lubies nos craintes de la perdre. Allez donc prêcher d'action à des gens de pareil calibre!

Lors des fêtes commémoratives du centenaire de l'arrivée du premier évêque de l'Ouest, et les anniversaires qu'on y avait rattachées, ne s'est-elle pas avisée de me blâmer de ne l'avoir pas avertie: elle serait peut-être venue... "Ah! par exemple", lui dis-je, "vous demeurez trop peu loin de Saint-Boniface que vous ne puissiez vous tenir au courant. Tous les journaux en ont parlé, et d'ailleurs si les feuilles anglaises vous relatent les faits quand ils sont passés, recevez-en au moins une française qui vous les annonce à l'avance. Elle vous dira mieux que moi ce qui peut vous intéresser et vous attirer vers les vôtres..." Le conseil est passé par-dessus bord, vous pensez bien: est-ce qu'on s'abonne à des "feuilles de choux?" Je l'aurais moulue! Démêlez si vous pouvez où se trouve chez cette dame la fierté, si ce n'est toutefois la gloire de se dire qu'elle parle deux langues. Mais, ce serait le chinois, l'allemand ou le grec, au lieu de la sienne, peu importerait... Les belles protestations sans les actes ne valent rien.

Pour finir, citons encore une fois le Père Lalande: "Le chic suprême", pour elle, "est de trouver la noblesse, la tenue, la distinction, voire l'esprit, dans tout ce qui n'est pas français. Et elle est contente d'elle-même."

JACQUELINE DES ERABLES.

28 avril 1918.

LE FILS DE LOUIS XI

Sur le balcon de fer du noir donjon de Loches,
Monseigneur le dauphin Charles de France, en deuil,
Dominant la Touraine immense d'un coup d'oeil,
Ecoute dans le soir mourir le son des cloches.

L'enfant captif envie, humble coeur sans orgueil,
Ceux qu'il voit revenir des champs, portant leurs pioches,
Et, flairant l'âcre odeur des potences trop proches,
Songe à l'archer d'Ecosse immobile à son seuil.

L'enfant prince a douze ans et ne sait pas encore
Combien fiers sont les lis du blason qui décore
L'ogive sous laquelle il rêve, pâle et seul.

Il ignore Dunois, Xaintrailles, et La Hire,
Et la Pucelle, et son victorieux aïeul.
Monseigneur le dauphin Charles ne sait pas lire.

FRANCOIS COPPEE.

PENSEES CHOISIES

Aime saintenant: aime pratiquement: aime en faisant du bien.

* * *

Le coeur humain a une capacité infinie: des liens finis ne sauraient le remplir.—Vallet.

C'est faire une bonne action que de tenter d'en faire une.—Sterne.

* * *

Si vous aimez la vie, ne gaspillez pas le temps, c'est l'étoffe dont elle est faite.—Franklin.

* * *

Un jeune homme isolé de sa nation ne vaut guère mieux qu'un mot détaché d'un texte.

LE CINEMA

Encore une fois, c'est le diable en "petites vues", c'est le monstre qui cherche à dévorer les tendres âmes de nos populations catholiques.

Suivant une pensée d'Ernest Hello, si vous dites à un jeune homme qu'il est beau de commettre le crime, il ne vous croira pas. Mais faites passer, dans divers mélodrames, de superbes méchants, de grands criminels, et, par habitude, ce même jeune homme en viendra à se persuader que la grandeur ne se trouve que dans le mal.

Et c'est ainsi qu'au mauvais théâtre on familiarise les spectateurs avec le vice sous toutes ses formes. Une revue américaine déplorait, tout récemment, les nombreux cas d'amour libre qui se déclarent aux Etats-Unis. A la question: D'où vient cette échauffourée vers la mauvaise foi? elle répondait simplement: "Du cinéma démoralisateur."

Allez à la porte d'un théâtre, et regardez-en sortir la tourbe humaine qui s'y est engloutie. La plupart sont des blasés, des gens qui ne savent comment s'y prendre pour "tuer le temps", des personnes qui ne comprennent pas encore, qui ne comprendront probablement jamais que l'Eglise souffre, que le monde souffre, que notre patrie souffre, et qu'il faut prier beaucoup pour ces trois souffrances douloureuses et dont le bon Dieu seul peut tarir la source.

En ces temps de calamité mondiale, il semble que nos jeunes gens devraient s'employer à d'autres délassements, plus nobles et plus réveilleurs d'énergie que les balourdises sans nom répétées sur d'infâmes tréteaux.

Au lieu de "courir les théâtres" formons-nous donc par la piété et par l'étude. Dressons une élite de jeunes, prête à luter contre le mal, sous quelque forme qu'il se présente.

Pierre du Roch.

—L'Action Catholique.

RECETTES

Poulet aux tomates

Découpez un poulet en douze ou quinze morceaux, mettez-le dans une casserole avec sel et poivre en grains, moulu de préférence; deux oignons ou quatre, une demi-douzaine de tomates pelées, ajoutez deux à trois onces de beurre frais, un demi-verre de vin blanc, autant de bouillon ou d'eau, un bouquet de thym, de persil et de laurier; remuez bien le tout; couvrez et laissez cuire pendant une heure et demie.

* * *

Petits pains communs

Prenez une tasse de pâte à pain (levain), une demi-tasse de beurre, le quart d'une tasse de sucre, une tasse de lait tiède, une pincée de sel, assez de farine pour faire une pâte ferme.

Pétrissez vingt minutes et mettez lever à chaud. Travaillez-la davantage, roulez, puis détaillez avec un coupe-pâte, ou un verre à vin. Placez dans la poële, laissez lever de nouveau, faites cuire.

* * *

Salades aux oranges et aux bananes

Prenez six oranges, trois bananes, le jus d'un demi citron, une demi tasse de jus d'ananas, une demi tasse de sucre, leb lane d'un oeuf.

Pelez et coupez en petits morceaux quatre oranges et les bananes. Mêlez le jus de citron, le sucre, le blanc d'oeuf battu avec le jus des eux autres oranges. Faites bouillir, coulez et versez sur les fruits, puis, ajoutez le jus d'ananas en dernier. Servez bien froid.

* * *

Conserves de rhubarbe et d'orange

Prenez six oranges, assez de rhubarbe tranchée pour remplir un bol d'une pinte, et une livre et demie de sucre. Pelez les oranges et enlevez la peau blanche et les graines, et tranchez la chair dans une casserole à compôte, auxquelles vous ajoutez la rhubarbe et le sucre, faites bouillir à la consistance des conserves et versez dans des jarres.

* * *

Sirop de framboises

Quatre pintes de framboises rouges pour une pinte de vinaigre blanc, laissez tremper quatre jours, puis pour chaque chopine de jus, ajoutez une livre de sucre granulé. Faites bouillir vingt minutes, et puis mettez en bouteilles et gardez dans un endroit sec et frais.

LE TSAR ET SES ASSASSINS

Circonstances lamentables de la mort de l'ancien empereur de Russie. — La révolution française n'eut pas fait pire.—Quels furent les bourreaux de Nicolas II?

(Le Gaulois)

Il est tard, sans doute, pour parler de cette mort si souvent annoncée et si souvent démentie, qui aujourd'hui est officielle. Il semblait qu'on voulut, par gradation, habituer l'Europe au crime que tous ceux qui veulent penser sentaient inévitable; on jetait des doutes, on atténuait les détails, on embrumait la scène, de façon qu'on pût dire: "Quoi! cette mort? Mais c'est une vieille histoire! Passons à autre chose de plus intéressant." Et ici, contre ceux qui avertissaient, qui mettaient en garde, qui suppliaient d'intervenir les gouvernements exerçant encore quelque action sur ces fous déchaînés, il n'y avait pas assez d'injures dans la presse du **Bonnet Rouge**.

Le crime a été plus atroce encore et plus monstrueux qu'on ne le prévoyait. On n'a point seulement massacré l'Empereur, l'allié fidèle et constant de la France, le souverain qui, avec les intentions les plus droites, la conscience la plus noble, la vie la plus exemplaire, n'a point su vouloir, n'a pas restreint à sa mission de bienfaisance et de charité celle qu'il aimait. On n'a pas assassiné seulement l'Empereur couronné, un homme, un soldat, mais ce pauvre enfant à la santé chancelante dont la vie menacée avait été un des moyens d'action des intrigants. On a renouvelé un crime qui eût déshonoré la Révolution française, si du moins elle n'avait couvert de telles ignominies de sa sublime résistance, de ses vertus militaires, du rayonnement de sa gloire. On oublie Simon en regardant Kléber.

Mais ici, que regarder? De honte en ignominie, on ne sait à quelle s'arrêter. La Russie de Trotsky et de Lenine a rompu avec les nations civilisées; elle s'est placée hors du droit qui constitue leurs règles communes sociales, morales, industrielles, financières. Il n'y a plus de rapport possible d'eux ni d'elle à quiconque a le sens de l'honneur, de la patrie, de la propriété, le respect de la vie humaine et du droit d'autrui. Les bandits bolcheviki sont hors l'humanité.

Pourtant, quels ont été les bourreaux effectifs de l'Empereur, et de son fils? Faut-il croire que ce sont des Russes de naissance, Russes de race, qui ont fusillé Nicolas II? On nous écrivait de Russie, alors que le crime n'était pas accompli, le 13 mai, 6 juin: "Sa M. l'Empereur, avec son épouse et ses enfants, a été transféré, comme vous le savez, de Tobolsn à Ekaterinenbourg; il loge dans une maison du gouvernement, qui a un jardin entouré d'une grille fermée très haute, et **il est gardé par des Hongrois et des Slaves autrichiens, ex-prisonniers, à présent entrés au service de l'armée rouge.** Tous ces détails sont certains, vu la source dont je les tiens. Or, dans quel but tout cela se fait-il? Pour le départ de Tobolsk, cela s'explique, car on y craignait une évasion ou un grand mouvement populaire. Mais que la garde soit composée de ces gens-là, c'est plus énigmatique. On ne saurait se l'expliquer que par l'incertitude sur les dispositions de nos nouveaux soldats rouges: alors la possibilité d'une évasion a dirigé le choix des dirigeants sur les Autrichiens."

Cette allégation n'est point hasardée à la légère. On la tient du grand-duc Serge Mikhaïlovitch, qui, d'abord interné à Viatka avec les fils du grand-duc Constantin, qui fut réporté bien plus loin à Ekaterinenburg, parce que le Soviet local ne pouvait tolérer que Jean Constantinovitch se plût, comme il faisait, à officier aux messes dans le rôle d'ailleurs modeste de sous-diacre. Pour lui apprendre à se libérer des préjugés orthodoxes, on l'envoya plus loin, en compagnie des membres de la famille impériale résidant à Viatka. Mais, après deux ou trois semaines de séjour à Ekaterinenburg, nouvel exode. Ils durent céder la place à des exilés plus illustres; ils n'eurent pas même la permission de les voir. Leur compagne accidentelle, la grande-duchesse Elisabeth, la veuve du grand-duc Serge Alexandrovitch, laquelle, chassée du couvent Marthe-Marie des Soeurs de la Miséricorde, dont elle était abbesse, avait été internée elle aussi à Ekaterinenbourg, parce qu'à Moscou elle avait refusé de recevoir les hommages du comte Mirbach. On ne permit même pas à la Grande-Duchesse d'embrasser sa soeur l'Impératrice.

A cette fraction de proscrits, le Soviet des Soviets assigna pour résidence les usines d'Alapaivik, dans l'Oural. Mais le grand-duc Serge, dont l'énergie est connue, qui, comme inspecteur général de l'artillerie, a joué un rôle utile, qui est venu plusieurs fois en France pour assister à des expériences et à des manoeuvres et qui avait paru compétent et zélé, a pu faire passer des nouvelles avant d'entraîner avec lui ses jeunes cousins vers la Sibérie délivrée.

Ainsi est-il possible que les Trotsky et les Lenine, craignant de plus en plus une réaction qui eût trouvé sinon son chef, au moins son symbole, en la personne du Tsar ou de son fils, les aient fait tuer l'un et l'autre par des soudards étrangers. On le souhaiterait pour l'honneur du peuple russe.

Cela ne diminue point ni n'atténue les responsabilités des dirigeants, de ceux que l'on a soigneusement entretenus en France avant de les déchaîner sur la Russie impériale; mais c'est un mystère ajouté à tant d'autres.

Frédéric Masson.
de l'Académie française.

FEU L'ABBE EUGENE BEDARD

M. l'abbé Eugène Bédard, exaumônier des Frères de Saint-François Régis, de Peribonke, Québec, est décédé à l'Hôtel-Dieu de Roberval, à l'âge de 55 ans.

Ses obsèques ont eu lieu à Péribonka.

M. l'abbé Bédard était un ancien élève du collège de Saint-Boniface. Il y étudia de 1888 à 1892. Il fut un condisciple de classe du R. P. Jean, S.J., de M. A.-J.-H. Dubuc, consul belge, et de M. A.-C. LaRivière, de Saint-Boniface.

DEFINITION DE L'APPEL

Appel.—Formalité remplie par le sergent de jour et qui consiste à se présenter le soir, à une heure fixée, devant chaque cantonnement de repos en criant: "Tout le monde est là?" Le sergent ne doit se retirer que lorsqu'une voix autorisée lui a répondu: "Tous les présents sont là, il ne manque que les absents!" ce qui signifie: "Tous ceux qui doivent être là s'y trouvent, il ne manque que ceux dont l'absence est justifiée."

"Appel" est masculin pour les civils et féminin pour les militaires. Ceux-ci disent: "L'appel est faite." On dit également (en parlant du kronprinz, par exemple) ramasser "la pelle".

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XVIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Luc, XIV, 1-11)

En ce temps-là, Jésus étant entré dans la maison d'un des principaux pharisiens, un jour de sabbat, pour y assister à un repas, ceux qui se trouvaient là l'observaient, car il y avait devant lui un homme hydropique. Jésus, s'adressant donc aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit: Est-il permis de guérir le jour du sabbat? Mais ils gardèrent le silence; et lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite: Qui de vous, si son âne ou son boeuf vient à tomber dans un puits, ne se hâte de l'en retirer, même le jour du sabbat? Ils ne pouvaient rien lui répondre. Remarquant ensuite que les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole: Quand vous serez invité à des noces, leur dit-il, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus élevé en dignité que vous et que celui qui vous aura invités tous deux ne vienne vous dire: Cédez votre place à celui-ci, et qu'alors vous n'ayez la honte de descendre à la dernière place. Mais quand vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place; de sorte que celui qui vous a invité vous dise quand il viendra: Mon ami, montez plus haut: ce qui sera un honneur pour vous aux yeux de tous les convives; car celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé.

LE DRAPEAU DU SACRE-COEUR

A propos d'une lettre du cardinal Billot, malencontreusement tombée entre les mains d'un journaliste, M. J. de Narfon, en partie publiée en extraits, en partie analysée dans le **Figaro** du 4 mai, — à l'insu, nous n'en doutons pas, et nous n'en doutons pas davantage, contre le gré de son éminent auteur, — un religieux de nos amis nous écrit la lettre suivante:

Monsieur le directeur du Messager du Coeur de Jésus, France,

Le **Figaro** a publié, et divers journaux ont reproduit un article intitulé "Le cardinal Billot et le drapeau du Sacré-Coeur", qui a dû surprendre et attrister bon nombre de vos lecteurs. J'ignore si M. de Narfon a bien rendu la pensée de l'éminent théologien. En tous cas, la teneur de ces déclarations soulève des objections et des difficultés que l'autorité du prince de l'Eglise qui les couvre ne suffit pas à écarter.

D'après le cardinal Billot, l'idée du drapeau du Sacré-Coeur ne serait même pas acceptable en soi "pour la bonne raison qu'un drapeau national n'est pas seulement un drapeau de paix, mais un drapeau de guerre. Et pourquoi les Allemands, par exemple, ne se croiraient-ils pas en droit de mettre sur leur drapeau ce que nous mettons sur le nôtre? Et voilà ce Coeur adorable, où tous les hommes doivent s'unir dans une commune charité, conduisant les Français à l'égorgement des Allemands et les Allemands à l'égorgement des Français! Est-ce convenable?"

Et l'étendard de Jeanne d'Arc, cet étendard où, sur le conseil de "ses Saintes", la Pucelle avait inscrit les noms de Jésus et de Marie, et qui portait dans ses plis une représentation de la Trinité, cet étendard n'était-il pas un étendard de guerre! Ne conduisait-il pas les Français à l'étranglement des envahisseurs? Qui cependant a jamais reproché à Jeanne de l'avoir arboré? Quand l'Eglise a-t-elle taxé la bienheureuse d'inconvenance?

Et la bannière de Saint-Denis, ne paraissait-elle pas jadis dans les batailles, bien qu'elle ne fût guère laïque, celle-là non plus! Et les Croisés, quand mettaient-ils la Croix sur leurs poitrines, si ce n'est quand ils allaient "égorger" la "chiennaille" qui détenait le tombeau du Christ?

Quant à l'étendard du Sacré-Coeur, il a paru au combat de Loigny, avec assez d'éclat pour qu'on soit en droit de penser que Dieu n'a pas réprouvé cet hommage et qu'il ne l'a pas trouvé inconvenant. Et après tout, si Dieu se plaît à se faire appeler dans la Bible "le Dieu des armées", on ne voit pas pourquoi un drapeau national, fût-il un drapeau de guerre, n'arborerait pas son nom, sa croix ou son coeur? Constantin l'osa, et il ne s'en trouvera pas si mal. Son audacieuse initiative, que nous avons admirée jusqu'ici comme un acte de foi, n'aurait-elle été qu'une inconvenance?

Mais les Allemands pourraient en faire autant? Et certes quel malheur y aurait-il à cela? Du jour où l'Allemagne adopterait le drapeau du Sacré-Coeur, c'est sans doute qu'elle aurait cessé d'être protestante, qu'elle aurait renoncé à ses instincts de nation de proie. Le loup serait devenu agneau, comme il est dit du persécuteur converti qui fut saint Paul. Se serait tout avantage et pour elle et pour nous.

Mais cette idée, qui n'est pas acceptable en soi, serait de plus d'une réalisation impossible. On ne peut espérer raisonnablement un tel miracle: "Parce que le miracle d'un pays aussi profondément divisé que le nôtre, surtout sur la question religieuse, aussi pourri de libéralisme, aussi féru de l'idée révolutionnaire, venant à accepter dans son ensemble une pareille alliance de la politique et de la religion dans ce qu'elle a de plus intime et de plus délicat, ce miracle-là n'aurait d'analogue dans rien de ce qui s'est jamais vu depuis que le monde est monde."

Autrement dit, le retour de la France aux idées et aux traditions chrétiennes serait impossible. On ne pourrait pas l'espérer, même d'un miracle. — Cependant, nous croyons que Dieu, qui peut ressusciter les morts, "a fait les nations guérissables". Un peuple qui a donné à l'Eglise tant de saints, qui compte aujourd'hui encore de si admirables et si généreux chrétiens, est-il plus loin du salut, plus désespéré que les Francs de Clovis, les légionnaires de Constantin, et tant d'autres peuples qui, d'idolâtres qu'ils étaient, sont devenus intégralement chrétiens?

D'ailleurs, cette nation "pourrie de libéralisme, férue de l'idée révolutionnaire", n'a-t-elle pas, après 1870, décrété "d'utilité publique" la basilique du Sacré-Coeur?

Et si l'adoption du drapeau du Sacré-Coeur suppose un changement dans les moeurs publiques, une "conversion", n'est-il pas permis de l'espérer de la miséricorde de Dieu, "aujourd'hui plus que jamais", alors que tant de victimes innocentes, frappées dans cette guerre, plaident au ciel, la cause de la patrie? Eh quoi! tous ces chrétiens, qui ont si héroïquement sacrifié leur vie pour le salut de la France, auraient-ils fait un geste vain? Leur sang ne serait d'aucun poids dans les balances de la justice divine, et leurs voix n'auraient aucun accès auprès de son Coeur? Mais alors que penser de la doctrine chrétienne sur la valeur du sacrifice et de l'expiation?

La conversion de la France ne rentre pas dans "l'économie actuelle de la Providence"? — Non, jamais paroles si pessimistes et si décourageantes n'avaient été prononcées durant cette guerre.

Ah! l'immortel Pie X augurait mieux de l'avenir de notre pays. Nos lecteurs nous sauront gré de leur citer les paroles d'un pape qui fut particulièrement cher à l'éminent cardinal. Elles furent du reste prononcées dans une circonstance pour lui inoubliable, à l'occasion de la remise du chapeau aux quatre cardinaux français récemment créés: NN. SS. Amette, Dubillard et de Cabrières, archevêques et évêque français, et le R. P. Billot, professeur de théologie à l'Uuniversité grégorienne.

Voici ce texte:

Que vous dirai-je à vous maintenant, chers Fils de France, qui gémissez sous le poids de la persécution? Le peuple qui a fait alliance avec Dieu aux fonts baptismaux de Reims se convertira et retournera à sa première vocation. Les mérites de tant de ses fils qui prêchent la vérité de l'Evangile dans le monde presque entier et dont beaucoup l'ont scellée de leur sang, les prières de tant de saints qui sont pressés d'avoir pour compagnons dans la gloire céleste les frères bien-aimés de leur patrie, la piété généreuse de tant de ses fils, qui sans s'arrêter à aucun sacrifice, pourvoient à la dignité du clergé et à la splendeur du culte catholique, par-dessus tous les gémissements de tant de petits enfants, qui, devant les tabernacles, répandent leur âme dans les expressions que Dieu même met sur leurs lèvres, appelleront certainement sur cette nation les miséricordes divines. Les fautes ne resteront pas impunies, mais la fille de tant de soupirs et de tant de larmes ne périra jamais.

Un jour viendra, et Nous espérons qu'il ne tardera guère, où la France, comme Saul sur le chemin de Damas, sera enveloppée d'une lumière céleste, où elle entendra une voix qui lui répétera: "Ma fille, pourquoi me persécutes-tu?" Et, sur sa réponse: "Qui es-tu, Seigneur?" la voix répliquera: "Je suis, Jésus, que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon, parce que, dans ton obstination, tu te ruines toi-même." Et elle, frémissante et étonnée, dira: "Seigneur, que voulez-vous que je fasse?" Et Lui: "Lève-toi et lave-toi des souillures qui t'ont défigurée, réveille dans ton sein les sentiments assoupis et le pacte de notre alliance et va, fille premièrenée de l'Eglise, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant tous les peuples et devant les rois de la terre."

J. V.

PRETEXTES POUR MANQUER LA MESSE

Les fervents ne la manquent jamais par leur faute, ils ne croient jamais avoir des raisons suffisantes...

Les tièdes, les sans-coeur en trouvent toujours...

— "**Je n'étais pas bien!...**" dit l'un.

N'auriez-vous pas été assez bien pour aller à votre bureau, à votre travail, à la pêche?...

— "**J'ai dû garder la maison... les enfants**", dit un autre.

Est-ce impossible de les faire garder pour avoir votre tour d'aller à une messe?...

— "**J'étais trop fatigué!...**" poursuit un troisième.

Pourquoi n'avez-vous pas prévu l'obligation de la messe? A quoi vous êtes-vous fatigué? A courir, à danser, à veiller sans motif sérieux?

— "**Le temps, les chemins, étaient mauvais!**" ajoute un quatrième.

Les auriez-vous trouvés tels, s'il avait été question de faire un profit de quelques dollars?...

— "**Je suis allé voir mes enfants...**" murmure un cinquième.

N'auriez-vous pas pu visiter le bon Dieu, avant de partir ou à votre arrivée?

— "**Nous avions de la visite... il fallait bien lui tenir compagnie.**"

Notre-Seigneur aussi vous attendait, il attendait peut-être aussi vos visiteurs. N'auriez-vous pas pu les amener avec vous et leur donner l'exemple?

— "**Il y a toujours des quêtes...**" grogne un dernier. Je ne puis pas donner chaque fois.... c'est gênant de refuser..."

C'est encore bien plus gênant de perdre son corps et son âme en enfer... Donnez selon vos moyens et tout est dit, personne ne vous demande davantage.

La messe paroissiale: il faut faire tous ses efforts, quand on a l'esprit de foi, pour entendre la messe, **dans son église paroissiale**, parce que:

C'est là que le fidèle est **chez lui**... c'est **son** église... c'est lui qui a contribué à la bâtir ou du moins contribue à l'entretenir... C'est là qu'il a **son** banc... et parce qu'il a son banc dans son église, il est attaché à sa paroisse comme celui qui s'est bâti une résidence dans la paroisse...

C'est là que **ses** prêtres disent la sainte messe pour lui et sa famille, donnent la direction voulue de Dieu pour sauver **son** âme et celle de **ses** enfants...

C'est là qu'il retrouve tous les souvenirs les plus délicieux de sa vie: son baptême... sa première communion... sa confirmation... peut-être son mariage... plus tard le baptême de ses enfants... leur première communion... peut-être l'ordination sacerdotale et la première messe d'un de ses fils...

C'est là que tous ses amis et bon nombre de ses parents se réunissent pour prier ensemble pour toute la grande famille paroissiale, et qu'ils ont droit à son concours pour obtenir d'abondantes bénédictions...

Or la grand'messe est la vraie messe de paroisse. Comme il est triste de voir tant de gens déserter la grand'messe, se plaindre de sa longueur!...

Jésus-Christ s'est-il donc contenté de souffrir quelques minutes pour nos pauvres âmes?... N'a-t-il pas souffert toute sa vie et n'a-t-il pas pour ainsi dire dégusté lentement et jusqu'à la lie chacune des coupes amères présentées par son Père durant sa Passion?... N'est-il pas juste qu'il y ait des messes plus longues où nous puissions nous attarder un peu en repassant et reproduisant les souffrances du Sauveur?...

Les scribes et les pharisiens, les docteurs de la loi et les gens du peuple n'ont-ils pas clamé leurs injures et leurs blasphèmes à satiété contre la Victime innocente? N'est-ce pas juste qu'il y ait dans l'église des messes où les fidèles puissent, dans un beau chant public, donner libre cours à leurs sentiments, à leur besoin de réparer par des acclamations et des louanges les blasphèmes des Juifs et ceux de leurs frères?...

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

BEAUX CRIS DE FOI

Maurice Barrès nous rapporte un trait sublime.

Le Vendredi Saint dernier, une Parisienne était avec ses deux fils dans l'église bombardée par le gros canon allemand, dans l'église martyre.

Les deux jeunes gens sont atteints; on emporte l'un grièvement blessé à la tête. Cette mère crucifiée saisit l'autre, qui se meurt, le porte au pied de l'autel et d'un grand cri lui dit: "Mon fils, fais ton sacrifice pour la France et pour Dieu!"

L'antiquité païenne, l'antiquité chrétienne n'offrent pas de plus beaux traits. Le geste de la mère des Macchabées, renouvelé si magnifiquement en plein XXe siècle, à Paris, par une mère chrétienne, révèle toute la vivacité de la foi en France, une foi ardente, héroïque, qui prépare aux angoisses de l'heure présente de radieux lendemains."

"Dans un de nos foyers bénis, raconte à son tour Mgr de Grenoble, la mère reçoit, un jour, une dépêche annonçant la mort de son fils aîné, tombé en brave sur le champ de bataille.

Elle épingle le télégramme à l'image du Sacré-Coeur et appelle ses enfants. "Venez, mes petits, mettez des fleurs, placez des candélabres!

— Maman, qu'y a-t-il donc?

— Je vous le dirai après.

Bien! Maintenant chantons un cantique."

Alors, seulement, elle prend la dépêche et leur dit: "Mes enfants, votre frère vient d'être tué!"

Puis se tournant vers l'image du Sacré-Coeur, elle s'écrie dans un sanglot! "O Jésus, vous nous l'aviez donné; vous nous l'avez repris. Vous êtes ici le Roi et le Maître, que votre nom soit béni!"

Et Mgr ajoute cet autre trait qui dans sa simplicité trahit un admirable esprit de foi et peut servir de leçon:

"Dans une famille, les enfants reviennent de l'école, les bras chargés de prix et de couronnes. Ils courent à leurs parents pour être embrassés. — Non, dit le père, allez d'abord déposer vos couronnes et vos prix aux pieds du Sacré Coeur. C'est le chef de la famille. Après seulement, moi, son représentant, je vous embrasserai."

Voilà une de ces leçons qu'on n'oubile pas et qui se gravent dans le coeur pour la vie.

NOS SAINTS PATRONS

Septembre

8. Dimanche—XVI après Pentecôte. Nat. de la B. V. M.
9. Lundi—S. Gorgon, martyr.
10. Mardi—S. Nicolas de Tolentino.
11. Mercredi—SS. Prote et Hyacinthe, mart.
12. Jeudi—S. Nom de Marie; S. Léonce.
13. Vendredi—S. Aimé, év.
14. Samedi—Exaltation de la Ste Croix.

PHASES DE LA LUNE

Septembre

Nouvelle lune, le 5, à 5 h. 44 m. du matin.

Premier quartier, le 13, à 10 h. 2 m. du matin.

Pleine lune, le 20, à 8 h. 1 m. du matin.

Dernier quartier, le 26, à 11 h. 39 m. du soir.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

D. — Quels sont les guerriers de l'antiquité qui étaient les plus beaux?

R. — Les Scythes, puisque l'on dit encore: un beau site.

LES PRETENDANTS DE CLAUDETTE

Par Arthur Dourliac



No 7

— On peut ce qu'on veut, Pierre, il suffit de vouloir.

Il essaya de repousser la main amie, posée sur son épaule, d'échapper à l'emprise de cet accent profond.

— Oh! Monsieur Paul! Vous ne savez pas! Vous ne pouvez pas savoir.

— Si, Pierre, **je sais.**

Leurs yeux se rencontrèrent, se pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme.

— Oh! Monsieur Paul!... Vous aussi? bégaya-t-il, saisi.

Le gentilhomme inclina la tête et simplement:

— Oui, ami, moi aussi, j'aime Claudette, autant que tu peux l'aimer, mais je donnerais volontiers ma vie pour vous voir heureux ensemble, car elle a raison, la chère créature: "Il faut se consoler du bonheur qui nous échappe, en tâchant de faire le bonheur des autres." Ainsi ferai-je.

CHAPITRE III

La dernière lance

Mme Bétemps exultait.

Sa fille épousant un favori des Tuileries! Elle-même présentée à la cour! Quel rêve! Les grandes espérances, échafaudées sur la tête de son fils, seraient dépassées; désormais, plus de bornes à son ambition; le champ était largement ouvert à toutes les chimères, et l'orgueilleuse devise de Fouquet: **Quo non ascendam**, ne lui eût pas semblé trop présomptueuse.

Avait-elle eu raison de quitter la petite ville vieillotte, aux idées bien dignes de ses rues étroites, où le brouillard des étangs l'empêchait de voir son étoile; où il était impossible de prendre son essor sans faire grincer toutes les girouettes ou se casser les ailes aux cheminées des voisins! Avait-elle bien fait de secouer la poussière provinciale qui eût déshonoré ses tapis; de briser tous les liens d'intérêt, de famille, d'affection, capables d'entraver sa marche triomphale, de la rejeter dans l'ornière!

Baronne Randatz!

Elle serait mère d'une baronne! Et qui sait?...

Poussé, stimulé par sa femme... sa belle-mère... pourquoi Philippe n'arriverait-il pas plus haut? Ambassadeur? Ministre? Un viveur a souvent l'étoffe d'un diplomate, la vie mondaine est une excellente préparation à la vie politique, témoin Morny, dont la place était toujours à prendre...

Pourquoi pas?

Elle ruminait, ruminait! Et son futur gendre, un peu las de son existence mouvementée, et aspirant au **farniente** du foyer conjugal, ne se doutait certes pas des agréables loisirs qu'elle lui préparait!

Au reste, il n'était guère occupé que de sa petite fiancée, dont la grâce, la gentillesse avaient ranimé chez lui ce feu de la Saint-Martin, pétillant sous la cendre des premiers cheveux gris. Sincèrement épris, autant que le comportait sa frivolité et son égoïsme, il se promettait d'être un mari modèle, aimable, complaisant, fidèle, et de renouer à l'équipage du diable, sacrifice un peu moins méritoire à l'âge de la camomille et des pantoufles.

Il jouissait d'avance de ce bonheur paisible qu'il entrevoyait avec attendrissement, sans songer qu'un coeur de vingt ans pouvait avoir d'autres aspirations. Fêtée, choyée, adulée, Claudette ne se verrait jamais refuser ni parure, ni bal, ni plaisir, donc ce serait une femme heureuse ou elle serait bien difficile.

C'était aussi l'avis de Mme Bétemps.

Au reste, bien des parents raisonnent absolument de même, souhaitant à leurs enfants une existence à leur mesure, sans réfléchir que les tailles ne sont pas les mêmes et que les habits d'une génération ne vont pas toujours à celle qui lui succède.

Comme beaucoup, Elodie ne comprenait que les satisfactions matérielles, positives et palpables: raffinements du luxe, triomphes d'amour-propre, le rang, la fortune, l'éclat, le plaisir: rien au delà. Ce n'était pas sa faute, elle jugeait sa fille d'après elle-même; réfractaire à tout idéal, les moindres tendances sentimentales lui semblaient chimères romanesques qu'il fallait extirper soigneusement. Entre un mari titré, favori du souverain, et un simple campagnard, sans nom, sans avenir, hésiter eût été une véritable aberration, les liens du coeur n'ayant aucune importance à ses yeux. Avide de paraître, de briller au grand soleil, la vaniteuse pivoine était incapable de comprendre la nostalgie de la modeste violette aspirant à l'ombre des bois.

— Vous pourrez remercier Dieu et votre mère de faire un tel mariage, ma fille, répétait-elle à tout propos, car sans moi...

En cela, elle s'illusionnait un peu, et, malgré son influence maternelle, sa main ferme n'eût pas suffi à conduire la douce victime à l'autel, sans une petite main pâle.

Fort habilement, Randatz avait su se faire un allié tout-puissant auprès de "Maman l'autre", dans cet enfant chétif qui l'absorbait tout entière. Il le flattait, l'amusait, l'alléchait par mille promesses.

— Vois-tu, mon bonhomme, quand je serai ton beau-frère, nous enverrons promener le collège, c'est moi qui t'en réponds! lui glissait-il en confidence. Tu demeureras avec nous, je serai ton professeur, Claudette ton répétiteur, et à nous trois nous ferons de fameuse besogne, sans nous casser la tête!

Petit Prince riait, enchanté de ce programme séduisant; il retrouvait sa gaieté, redevenait gamin avec ce vieux gamin qui l'était toujours resté, lui narrait ses farces d'écolier et s'ingéniait à lui en souffler de nouvelles; il retardait les pendules pour lui faire manquer le lycée, inventait **une craque** pour le proviseur, expédiait les devoirs, bâclait les pensums et désarmait la sévérité de Mme Bétemps elle-même.

— Vraiment, mon ami, vous le gâtez trop, il devient insupportable.

— Il ne le sera jamais plus que moi! Et je ne m'en plains pas.

— Madame votre mère s'en plaint peut-être.

— Puisqu'elle m'a supporté!

Petit Prince appréciait fort ces beaux principes dont s'accommodait son indolence naturelle, et témoignait une vive affection à son débonnaire mentor. Chose singulière, lui, si ombrageux, quant à sa soeur, inquiet du souvenir de Pierre, de l'assiduité de Tournel, il n'éprouvait aucune jalousie à l'égard de ce nouveau rival. Visites bouquets, présents n'étaient jamais accueillis assez chaleureusement. A propos de tout et de rien, il laissait éclater son enthousiasme pour ce joyeux camarade si gai, si complaisant, qui lui promettait des vacances perpétuelles. Et quand sa moustache effleurait le front pur de Claudette, il ne sourcillait même pas. Au fond, il sentait très bien que jamais celui-là ne lui ferait grand tort dans le coeur de sa chère soeurette, que le frère passerait toujours avant le mari, et volontiers il eût avancé la date du mariage, reculé sous divers prétextes par Mme Randatz.

— Es-tu contente, Claudette? lui répétait-il à satiété.

Et, avec un sourire un peu triste, elle répondait:

— Oui, chéri, puisque tu es content!

Ce fut sur ces entrefaites que Tournel se décida à tenter une démarche près de Mme Bétemps.

Après avoir relu et médité la lettre de Claudette, si naïve, si confiante, si vraie; après avoir écouté d'une oreille attentive les douloureux accents arrachés au désespoir de Pierre, le comte, s'enveloppant stoïquement de ce triple airain dont parle le poète, avait pesé ces deux coeurs dans sa main loyale et les avait jugés dignes l'un de l'autre.

Dès lors, au lieu de se borner à une neutralité indifférente, égoïste, il s'était haussé au sacrifice complet, et, s'était juré de faire pour eux "ce qu'il eût souhaité que l'on fît pour lui-même."

Afin de ne pas leurrer le pauvre amoureux d'un chimérique espoir, il avait prétexté un voyage à Amiens pour affaires religieuses, était arrivé à Paris, et, déclinant tout engagement avec Philippe avant d'avoir pu entretenir sa future belle-mère, il s'était présenté résolument chez elle.

Introduit dans le grand salon désert à cette heure, tout de suite ses yeux cherchèrent la place où d'ordinaire se tenait Claudette; elle était vide; mais, de même que le tabernacle suffit à évoquer la pensée du Saint Sacrement pour le chrétien fervent, de même, le moindre objet familier évoquait la chère créature aux yeux de son chevalier qui, pour elle, allait rompre sa dernière lance.

Il ne se dissimulait ni les difficultés de l'entreprise ni son incorrection évidente. Au fond, son intervention n'était nullement justifiée, et la mère pourrait l'arrêter d'un mot:

— De quoi vous mêlez-vous?

La pureté de ses intentions, la générosité de ses motifs ne l'empêchait pas d'être exposé à des interprétations fâcheuses, à une leçonhum iliante. Mais il y avait chez lui de l'apôtre et du paladin, il ne craignait ni dédains ni rebuffades et ne reculait pas plus devant un coup de langue que devant un coup d'épée. Ame de redresseur de torts, égarée en notre siècle d'indifférence, il croyait devoir combattre toutes les injustices publiques et privées, et peut-être, à son affection pour le jeune fermier, ajoutait-il un reflet de ce lien si fort au moyen-âge qui unissait le seigneur au vassal et faisait de tout le royaume une même famille.

Elodie entra, un gracieux sourire aux lèvres:

— Le baron m'avait annoncé votre retour, Monsieur, dit-elle très aimable, et je l'ai grondé hier de ne pas vous avoir amené dîner sans cérémonie. Puisqu'il vous considère comme un frère, faites-moi l'honneur, je vous prie, de

En Province

MARIAPOLIS

La famille Trudel a reçu de son fils, au front, la lettre suivante:

Pte Henry Trudel,
78th Canadian Battalion,
B-Corp. No. 875352.
30 juillet 1918.
C. E. F., France.

Chers parents,

C'est avec plaisir que je vous envoie ces quelques mots. J'avais l'habitude de vous dire que j'étais bien; mais, cette fois-ci, malgré que je ne suis pas trop pire, je ne suis pas trop bien. Je crois que vous avez déjà appris que j'ai été "gazé" le soir du 22 juillet. Le jour de ma fête, après plusieurs jours de repos, nous avons pris le train pour monter au front; tout allait bien, pour quelques jours, quand un soir, alors que nous étions à faire une tranchée, vers onze heures, les Allemands nous ont bombardés avec des obus de gaz et toute sortes d'obus imaginables. Il a fallu partir de là et marcher deux milles avec notre masque à gaz. Tout a été assez bien, mais le lendemain matin nous avons commencé à être malades et puis devenir aveugles. J'ai été aveugle cinq jours. J'avais peur d'y rester. Mais la garde-malade disai toujours: "Prends courage, mon cher. Tu verras clair demain."



Tout à coup j'ai vu le jour, un matin, auprès de ma petite garde-malade, que je n'avais jamais vu. J'étais dans un hôpital tout près de la mer, où l'on voit passer les bateaux.

Je suis encore au lit, mais je vais me lever dans un jour ou deux. Plusieurs soldats de mon bataillon sont ici à cause du même accident. Je ne sais pas combien de temps ça va prendre avant que je retourne au bataillon. Je pense être ici plus qu'un mois quand même.

Eh! bien, je n'ai pas beaucoup d'autres choses à vous dire. Ne vous inquiétez pas à mon sujet: ça va bien. J'espère recevoir de vos nouvelles bientôt, ainsi que de toute la famille.

De votre fils qui vous aime toujours et qui désire être avec vous tous bientôt,

Henry...

Corp. Henry Trudel,
78th Canadian Battn.,
C. E. F., France.
B.-Corp. No. 875352.

SAINT-MALO

Echos du pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes

Dimanche, 25 août, en union avec le pèlerinage national et les prières spéciales adressées à Notre-Dame de Lourdes par tous les diocèses de France pour la paix et la victoire des Alliés, la paroisse de Saint-Malo avait son pèlerinage annuel au délicieux petit sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, caché comme un joli nid d'oiseau, au milieu des bois.

Dire toutes les impressions par lesquelles nous avons passé depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, serait impossible. Chaque heure apportait à l'âme ravie un nouveau spectacle, un nouveau charme. C'était comme un magnifique panorama qui se déroule aux regards et que l'on voudrait revoir encore après qu'il n'est plus. C'est plus qu'un rêve qui frappe seulement l'imagination, c'est une idée frappante de ces collines éternelles où la paix s'unit à une joie douce, calme et paisible qui satisfait, repose, rafraîchit l'esprit, le coeur, l'âme, jusqu'en ses parties les plus intimes. C'est comme une vision passagère, hélas! des magnifiques splendeurs de l'éternité.

A 5 heures du matin, un temps couvert et une averse abondante jetaient l'alarme parmi un certain nombre de pèlerins prêts à partir et qui, fascinés par une soirée incomparablement belle, avaient soigneusement graissé les machines qui devaient, le lendemain, ronfler sur les routes poudreuses à travers les moissons dorées et faire respirer la bonne odeur des blés coupés. Crainte bien vit edissipée par la dispersion des vilains et méchants nuages qui font peur aux fervents de l'auto, et la mise en toilette de la belle robe bleue du firmament, tous les jours de fête. — Ne faut-il pas faire d'abondantes lotions d'eau claire et limpide avant de revêtir une belle robe de fête. — Ainsi notre beau jour.

Dès 6 heures du matin, l'église paroissiale se remplit peu à peu, déborde presque de la foule qui assaille les confesseurs. Chacun sait qu'il n'y a pas de belle fête sans une bonne communion, le matin. Les messes sesuccèdent de 5 h. 30 à 9 h.; à 8 h. est la messe solennelle de communion distribués par Sa Grandeur Mgr Béliveau aux paroissiens et pèlerins.

A 10 h. 30, c'est l'heure de la grand'messe. A mesure que l'on approche de la Grotte, on entend comme le bourdonnement d'une centaine de ruches dévergondées; c'est la foule joyeuse et exubérante de joie qui attend avec impatience sous de frais et admirables ombrages cette grand'messe solennelle et champêtre au milieu de beaux décors de la nature et des chants des oiseaux. On entend à toute minute le grondement ininterrompu des autos qui, littéralement chargés de grappes humaines viennent déverser aux pieds de la Madone leur magnifique cargaison de pèlerins entassés comme les gerbes des champs quand on bat le grain — belle moisson, celle-là, pour les célestes greniers. A la grand'messe, chantée par M. l'abbé Sabourin, supérieur du Petit Séminaire de Saint-Boniface, le R. P. Houle, directeur de la Maison Saint-Joseph, d'Otterburne, est chargé de nourrir cette foule qui écoute avidement la parole élevée et choisie du prédicateur.

L'après-midi, l'affluence des pèlerins augmente encore; le soleil, qui a pris possession du firmament d'une façon vraiment royale, ne semble pas vouloir lâcher son siège à dame la nuit avant la dernière minute, ce qui va vaincre les dernières hésitations des indécis et des retardataires. Plus que jamais la poudre vole sur les chemins; les machines grondent, dévorent les milles, comme pour rattraper le temps perdu, passent et fuient avec la rapidité des éclairs — Les boeufs se sont retirés au fond des bois en voyant un tel mépris de leur ancienne royauté, eux qui tenaient autrefois le haut du pavé sur les routes royales. Et de nouveaux pèlerins veulent venir réjouir leurs yeux et leur coeur d'un morceau de la fête. Songez! le soleil n'est qu'au milieu de sa course.

Quand la cloche annonce l'heure des vêpres, il y a aux pieds de la Vierge de 1,200 à 1,500 pèlerins. M. l'abbé St-Amant, curé de St-Jean-Baptiste, entonne les vêpres. S. G. Mgr Béliveau préside. Une vingtaine de prêtres les entourent, perchés sur la terrasse de la Grotte, assis un peu partout, sur les roches, chaises ou bancs rustiques.

Après le Magnificat, la voix du chef du diocèse se fait entendre, forte, vibrante. On sent que le distingué orateur veut faire comprendre à tous le sens et le but de leur voyage auprès de la Vierge de Lourdes. Ce n'est pas une promenade, c'est un acte de foi au surnaturel, à toutes les croyances et les traditions de la vie du chrétien; c'est un enseignement de vie pratiquante et fortement religieuse qu'il faut remporter de ce pèlerinage; une foi plus vive, plus agissante. Voilà les hautes et puissantes pensées que développe en termes choisis Mgr Béliveau.

Après le chant d'un cantique qui terminait la station près du sanctuaire, la procession se mettait en marche au chant des cantiques et de la récitation du chapelet. Qu'il était beau, édifiant, ce défilé pieux et recueilli de la foule à travers les chemins rocheux et ombragés vers l'église paroissiale.

La bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée par Monseigneur, chantée avec un goût parfait et un entrain admirable par les chantres et jeunes filles de la paroisse.

Parmi les prêtres présents on comptait: Mgr Dugas, P.A., V.G., MM. les abbés Jolys, curé de Saint-Pierre, Jubinville, curé de la cathédrale; le R. P. Houle, C.S.V., directeur de l'orphelinat Saint-Joseph; MM. les abbés Lee, curé de Saint-Charles, St-Amant, curé de Saint-Jean-Baptiste, Sabourin, supérieur du Petit Séminaire de Saint-Boniface; Primeau, procureur de l'archevêché; Desrosieurs, curé de Saint-Antoine d'Aubigny; Mireault, curé de Sainte-Elizabeth; Roye, Caron, Deshaies, vicaires, Ethier, etc., etc.

A l'an prochain, chers pèlerins. Merci pour l'édification que vous apportez à la paroisse de Saint-Malo. La Vierge de Lourdes vous recevra avec un nouveau plaisir.

Un témoin.

LE PAS

S. G. Mgr Charlebois nous est revenu de la visite de ses missions au cours de la semaine dernière. Il se déclare très satisfait du zèle de ses missionnaires et constate une fois de plus que son diocèse du Keewatin fait des progrès marqués vers la religion catholique.

* * *

Six religieuses de la Présentation du Couvent de Saint-Hyacinthe, P. Q., sont arrivées en notre ville pour prendre charge de notre couvent et de notre école catholiques. A cette occasion, le R. P. Guy, O.M.I., Vicaire-Général, remplaça son sermon par d'éloquentes paroles de bienvenue à l'adresse des Révérendes Soeurs qui, dit-il, ont bien voulu céder aux vives instances de Sa Grandeur Mgr Charlebois et venir parmi nous se dévouer et nous apporter leur expérience de plusieurs années d'enseignement. Il termina en exhortant les parents à commander l'assiduité à leurs enfants et il prédit que sous l'habile direction de nos Soeurs enseignantes, notre école gardera le premier rang sous tout rapport.

* * *

Plusieurs jeunes filles, tant anglaises que françaises, de notre ville, se préparent à prendre des leçons de piano au Couvent des Rév. Soeurs de la Présentation.

* * *

La fanfare de Le Pas donnait, mercredi dernier, un magnifique concert en plein air, et fut vivement applaudie de toute la population qui s'y était rendue. L'abbé Baud, directeur de notre fanfare, sait égayer les gens et faire plaisir aux jeunes.

* * *

M. l'avocat A. Gélinas est revenu dernièrement d'un voyage de quelques semaines dans la province de Québec. Il nous rapporte que tout est florissant et que la Conscription n'a pas encore trop affecté la partie de sa province natale qu'il a visitée. M. Gélinas a eu le bonheur d'assister à la belle réception faite au Dr Béland, à Louiseville.

* * *

Au cours du mois d'août, notre député, l'hon. Edward Brown, trésorier rpvincial, venaito visiter ses électeurs de Nelson et leur dire que le gouvernement provincial avait les yeux sur la ville de Le Pas et sur son district de mines. L'honorable ministre prévoit un brillant avenir pour Le Pas.

* * *

Samedi dernier, le sifflet de la locomotive avait un air particulier de gaieté; c'est qu'il annonçait l'arrivée de trois religieuses de la Présentation: Soeur St-Sébastien, supérieure, Seour St-Ferdinand, assistante, et Soeur St. Donat. Toutes trois venaient de Saint-Hyacinthe dans le but de fonder un pensionnat de filles et de se charger de l'enseignement dans l'école paroissiale.

Quatre jours plus tard, les Soeurs St-Girard, Béatrice et Bernadine arrivaient de Duck Lake pour compléter le personnel de la nouvelle fondation.

Quelle belle acquisition pour notre petite ville! Aussi toute la population catholique était dans la joie. Les sympathies n'ont pas manqué. On s'empressa de venir souhaiter la bienvenue à ces bonnes religieuses, et de leur apporter soit des vivres soit des obbjets d'ameublement. Les protestants eux-mêmes ne craignirent pas de manifester leur grande satisfaction.

Au prône du dimanche, le Père Curé eut des expressions heureuses pour saluer les nouvelles arrivées et pour témoigner le bonheur qu'il éprouvait à la pensée que des religieuses auraient charge de nos enfants catholiques.

Mais celui dont la joie était la mieux sentie était Sa Grandeur Mgr Charlebois. Elle voyait la réalisation d'un rêve qui lui souriait depuis son élévation à l'épiscopat. Elle entrevoyait de plus une ère nouvelle de progrès et de vie chrétienne chez notre jeunesse. C'était en même temps l'assurance du maintien de notre école paroissiale que Sa Grandeur a tant à coeur.

La loi injuste du gouvernement nous forcera encore à donner notre argent à l'école publique et protestante, mais au moins nos enfants seront exempts d'y assister, et seront gardés dans un milieu franchement catholique, où ils apprendront leur religion comme aussi leur langue respective; car notre école est bilingue.

Je n'ai guère à faire l'éloge des fondatrices. La supérieure à fait ses preuves aux Etats-Unis et dans le beau et grand pensionnat de Coaticook. Soeur St-Ferdinand a enseigné plus de 15 ans en Angleterre et a été directrice de l'école de Kenora. Soeur St-Girard a ses diplômes de première classe dans la Saskatchewan et a enseigné 13 ans à la gentille école de Duck Lake. Soeur St-Donat, soeur des trois Pères Allard, Oblats, et de notre aimable petit marchand de Le Pas, n'en cède pas aux autres par ses capacités variées. Soeur Béatrice a été graduée à l'Ecole Normale des Soeurs de Présentation, à Saint-Hyacinthe, et à quelques années d'expérience dans la même école de Duck Lake. Enfin Soeur Bernadine, diplômée avec mention honorable dans l'art culinaire et ménagère. Son départ a dû causer bien des regrets à l'école Saint-Michel de Duck Lake, où elle a passé plus de 14 ans.

Avec de telles fondatrices le succès est assuré.

Les Soeurs pourront accueillir de 20 à 30 pensionnaires. Leur résidence est ni plus ni moins l'évêché de Monseigneur Charlebois, converti en couvent. Celui-ci s'est retiré dans une annexe de l'hôpital.

Succès et prospérité à cette fondation! Bonheur et longue vie aux dévouées fondatrices!

SAINT-CLAUDE

Les classes se sont ouvertes mardi le 27. Mlles Lamarre, H. Magne et Lavergne sont en charge des classes.

* * *

M. A. Paquin a réouvert l'élévateur Ogilvie.

* * *

Naissance. — Chez M. Paul-Emile Bérubé, une fille.

Saint-Claude.

---

considérer cette maison comme la vôtre.

— Je vous rends grâce, Madame...

— C'est moi qui vous dois des remerciements!... Si! Si! Je n'ignore pas votre légitime influence sur notre ami, vous seul auriez pu le détourner de ses projets...

— Mon Dieu, Madame...

— Je vous sais un gré infini de ne l'avoir pas fait et je suis heureuse et fière de votre approbation, l'opinion d'un homme tel que vous pesant d'un grand poids dans la balance.

— Je n'ose m'en flatter, Madame; cependant, si mon jugement vous inspirait quelque estime, j'en augurerais bien pour le succès de ma démarche... un peu indiscrète.

Elle lui lança un coup d'oeil perçant.

Vaguement inquiète, ses chaleureuses protestations de gratitude avaient pour but d'enchaîner sous les fleurs l'ennemi redouté d'instinct. Le ton poli, mais ferme, de cette déclaration confirma ses appréhensions.

— Vous venez de la part de M. Randatz... ou de sa mère? interrogea-telle, troublée.

— Je viens en mon nom seul, vous parler d'un ami dont le sort m'intéresse.

Elle crut à un détour, à un subterfuge diplomatique.

— Ne peut-il plaider sa cause lui-même? dit-elle, aggressive.

— Vous lui avez consigné votre porte.

— A M. Randatz!

— Il ne s'agit pas de Philippe, Madame, mais de Pierre Marceau, votre parent et mon ami.

Mme Bétemps respira! Elle avait craint bien pire: des représentations, un message de la baronne, une rupture plus ou moins déguisée?

Le nom de Pierre l'irrita sans l'effrayer, et elle faillit céder à la tentation d'éconduire nettement l'ambassadeur.

Mais c'eût été grosse imprudence, Tournel n'était pas un simple paysan sans conséquence; son amitié pour Randatz pouvait en faire un allié utile, mais aussi un adversaire dangereux. Il fallait donc le ménager, l'amadouer si possible; aussi, faisant contre mauvaise fortune bon coeur, elle poussa un soupir hypocrite et dit d'un ton doucereux:

— Pauvre Pierre! C'est mon gros chagrin! Vous l'avez vu, Monsieur, il sait la nouvelle?

— C'est moi-même qui la lui ai annoncée.

— Comment l'a-t-il reçue?

— Bien tristement, Madame.

— Oui, j'ai été imprudente, je me le reproche; je n'aurais pas dû laisser naître ce sentiment... Hélas! les parents sont tous les mêmes, ils ne voient pas grandir leurs enfants et s'aperçoivent du danger, trop tard! Pour moi, dès que j'en ai eu le moindre soupçon, je n'ai pas hésité à rompre une intimité qui eût encouragé des espérances irréalisables et troublé peut-être l'esprit candide de ma fille que l'on eût incliné vers une affection moins fraternelle, à laquelle elle ne songeait même pas! Son cousin a pris la chose moins raisonnablement, le pauvre garçon s'était déjà monté la tête; sa mère, imprudente, a jeté de l'huile sur le feu, et la séparation a dégénéré en rupture pénible. Je n'en suis pas moins affligée de ce que vous m'apprenez là! J'espérais que c'était un enfantillage sans racines bien sérieuses...

— Je crois, au contraire, Madame, à une blessure profonde, c'est ce qui m'a déterminé à une indiscrétion...

— Il n'y en a aucune, Monsieur, dit-elle très simplement; vous connaissez ma famille, comme mon futur gendre, je n'ai jamais cherché à la cacher ni à la renier, car je n'ai pas à en rougir; les Marceau, en particulier, sont de très braves gens que j'estime, et je ne saurais oublier que ma compagne de jeunesse fut la marraine et la nourrice de Claudette. Par la force des circonstances, nos relations se sont peu à peu espacées; elles ne se seraient jamais brisées sans un fâcheux malentendu, mais ni l'éloignement ni l'injustice n'ont altéré l'intérêt que je porte aux miens, et savoir ce pauvre garçon malheureux me désole. Seulement, je vous en fais juge, Monsieur, puis-je le faire passer avant ma fille et sacrifier le bonheur de l'une à celui de l'autre?

Elle débita cette explication d'un ton de bonhomie si sincère que le comte s'y laissa prendre. Après tout, il ne la connaissait pas autrement, elle pouvait être vaniteuse, mais une femme et surtout bonne mère; il ne s'agissait peut-être que de l'éclairer.

— A Dieu ne plaise! Madame, répondit-il à sa question, et si cette union...

— Inespérée, je l'avoue en toute franchise, et qu'il serait d'une mauvaise mère de décliner.

— Cependant, n'y a-t-il pas quelque disproportion?

— Sans doute, notre origine est fort modeste; heureusement, le baron n'a pas, à cet égard, les préjugés respectables mais redoutables du faubourg Saint-Germain où je craindrais d'exposer ma fille à des froissements pénibles. Le monde des Tuileries est plus indulgent, plus accessible; elle s'y trouvera en nombreuse compagnie, et jolie, gracieuse, bien élevée, elle n'y sera pas déplacée et ne fera pas rougir son mari, je me plais à l'espérer.

— Et vous avez raison, Madame, protesta Tournel avec chaleur; quand je parle de disproportion, c'est dans un tout autre sens. Philippe et moi nous sommes à peu près du même âge, et dame!...

— Mais vous n'êtes pas vieux, Monsieur, et votre ami est si jeune... de caractère!

Paul sourit:

Est-ce suffisant?

— A mon avis, oui.

— Mais pour une jeune fille...

— Claudette est très sérieuse; d'ailleurs, je ne sais comment s'y est pris son fiancé, mais il a fait absolument sa conquête. Inutile de discuter, elle est sous le charme, et ce mariage réalisera son rêve encore plus que le mien.

— Vous croyez, Madame?

— J'en suis sûre; je lis dans son coeur à livre ouvert.

— Si cependant vous vous trompiez?

— Alors, je serais la première à a reconnaître et à briser une union où elle ne saurait trouver le bonheur qui est mon seul but.

Le comte hésitait, mais elle parlait avec tant de franchise apparente qu'il se reprocha presque ce dernier doute, et tirant de son portefeuille la lettre de Claudette:

— Alors, Madame, vous seriez en droit de me reprocher mon silence, dit-il gravement, et j'ai le devoir de vous communiquer ceci.

— Lisez, Monsieur, dit-elle, intriguée.

Mais, aux premiers mots, elle se mrdito les lèvres, ses joues s'empourprèrent, elle allongea la main pour sonner et faire comparaître la coupable qui lui infligeait cet humiliant démenti. Une seconde fois, la prudence l'arrêta; c'était une arme dangereuse que Tournel avait là! Il ne fallait pas lui donner la tentation de s'en servir, en poussant les choses à l'extrême.

Si épris que fût Randatz, ne serait-il pas blessé dans sa fatuité d'hommes à bonnes fortunes de ce parallèle désobligeant avec un simple villageois?

La résignation, nullement dissimulée, de sa jeune fiancée ne serait-elle pas le plus mortifiant affront pour un amoureux sur le retour, et cet aveu dépouillé d'artifices ne lui arracherait-il pas ses dernières illusions, celles auxquelles on se gramponne le plus?

Ah! Paul pouvait bien mettre son accent le plus persuasif dans le touchant appel de la pauvrette, ce n'était pas une oreille maternelle qui l'écoutait. L'esprit distrait, la tête froide, Mme Bétemps ne songeait qu'à parer le coup menaçant...

Cependant, tout en réfléchissant, elle n'en fut pas moins frappée de l'émotion altérant la voix du lecteur; elle l'examina plus attentivement, il était troublé, c'était visible.

Que signifiait?

Son amitié si neuve pour Pierre suffisait-elle àe xpliquer cet intérêt passionné?...

N'était-ce pas plutôt la pensée de Claudette?...

Alors!

Changeant soudain de tactique, elle prit un air de dignité offensée, parfaitement joué.

— Monsieur le comte, dit-elle cérémonieusement, je pourrais m'étonner à bon droit de la confiance... singulière... que vous témoigne ma propre fille et du zèle.. excessif... que vous montrez à servir un ami d'un jour au détriment d'un ami de vingt ans. Je pourrais m'inquiéter de voir une enfant naïve et inexpérimentée s'adresser à un étranger avec un abandon dont l'inconscience est la seule excuse. Je pourrais vous demander si cette... inconséquence... n'a pas été provoquée... involontairement par un intérêt... un peu trop marqué... susceptible de troubler une imagination de pensionnaire...

— Madame!...

— Je préfère ne rien approfondir, sûre de ma fille comme de votre loyauté, Monsieur, mais je crois devoir vous prier dorénavant de vouloir bien vous abstenir de toute intervention dans nos affaires de famille. Je ne veux douter ni de vous bonnes intentions ni de votre désintéressement, mais enfin je prétends être seule juge de ce qui convient à ma fille, votre opinion me semblant entachée de quelque partialité. Quant à cette lettre, bien innocente, mais suffisante pour compromettre la réputation si délicate d'une jeune fille, je ne vous ferai pas l'injure de vous la demander. Vous êtes gentilhomme, Monsieur, et je suis certaine qu'elle ne passera jamais sous d'autres yeux que les vôtres.

Paul se leva très calme.

— Madame, dit-il, je ne me défendrai pas contre des insinuations auxquelles vous-même ne sauriez ajouter foi. Mon respect pour Mlle Claudette égale l'affection très pure qu'elle m'a inspirée dès le premier jour, et qui lui a fait deviner un ami, un frère. Je souhaitais son bonheur, je le souhaite encore sans y croire. Pour elle, comme pour l'Empire, bien des nuages s'amoncellent à l'horizon, sous les derniers rayons trompeurs, et les Tuileries pourraient bien être balayées par un nouveau **Dix Août** avant que la future baronne Randatz eût le temps d'être admise à la cour.

Elodie eut un rire ironique.

— La prédiction arrive un peu tard, Monsieur, dit-elle triomphante; ce soir même, nous assistons à une représentation dramatique chez le prince impérial.

(A suivre)

LETTRE DE PARIS

Fêtes et prières de Paris

Paris, 14 juillet 1918.

Ce n'est point sans quelque inquiétude et quelque appréhension que je rentrai à Paris, après une absence de plusieurs mois. Dans quel état allai-je retrouver la capitale et sa population? L'écho des rumeurs alarmantes à la propriété de grossir en s'éloignant du bruit qui l'a provoqué, l'exode hâtif et désordonné des Parisiens, le marasme et les précautions auxquels étaient condamnés les braves et les malheureux demeurés dans la ville, les dégâts commis par les bombes aériennes ou par les obus à longue portée, tout cet ensemble de nouvelles attristantes et angoissantes devenait redoutable à travers l'Océan.

Je puis attester que j'ai fort bien reconnu mon vieux Paris. C'est à peine s'il a changé d'aspect et s'il s'est décongestionné.

Sur les artères principales, en particulier sur les grands boulevards, c'est aux mêmes heures, la même cohue. Dans le métro, j'ai éprouvé un véritable plaisir à me sentir roulé et à demi-étouffé par les bousculades traditionnelles. Le dimanche, aux Champs-Elysées, circule la même foule paisible et les trains de banlieue, ce jour-là, continuent d'être plus que complets.

Sans doute, lorsque les Allemands ont réussi à rapprocher leurs lignes de nos murs et que leurs raids sont devenus plus fréquents; lorsque leur génie de la destruction a créé ce canon monstrueux qui lance des projectiles aveugles à plus de cent kilomètres, on a jugé prudent de mettre à l'abri certains papiers administratifs et financiers et d'éloigner de la capitale des vieillards, des femmes et des enfants qui pouvaient trouver ailleurs un logis plus tranquille. En même temps, on a estimé raisonnable de transporter quelques usines de munitions hors de la portée des bombes incendiaires. Précautions sages. Mais je vous assure que Paris a gardé néanmoins la plupart de ses habitants et que ceux-ci ont continué de vivre leur existence ordinaire. Ni les affaires, ni le commerce n'ont suspendu leurs cours. Les distractions même ont poursuivi leur carrière et gardé leur clientèle.

Je parlais, à l'instant, des grands boulevards. Une de mes surprises a été, dès le lendemain de mon arrivée, comme la soirée était douce et claire, de voir les cafés envahir les trottoirs et les consommateurs s'y rafraîchir avec cette nonchalante béatitude de l'homme qui se repose en paix après la journée de travail. Aux portes des cinémas, se pressait une foule tranquille et souriante. Oh! je ne prétends pas que ce dernier trait soit en faveur des Parisiens, d'un niveau très élevé. Mais, en égard aux circonstances, il atteste à sa manière, le calme et la confiance de la population. La détente et la gaieté elles-mêmes ne se laissent pas opprimer par les conditions tragiques aggravées à quelques lieues de Paris, ni par les périls suspendus au-dessus de la grande ville.

Que dis-je, ces périls ou plutôt, — n'exagérons rien! — ces inconvénients et ces ennuis sont un nouveau sujet de rire. Oui, de rire! On constituerait une volumineuse collection, si l'on pouvait réunir les caricatures, les chansons, les thèmes de "revue", les articles humoristiques auxquels ont fourni prétextes les descentes nocturnes aux caves, les expéditions de meubles ou d'objets précieux au fond de la province, les départ un peu trop précipités de certains "froussards". Et, certainement, ce n'est pas agréable d'être arraché de son premier sommeil par le lugubre huhulement de la sirène et les coups lointains des tirs de barrage; ce n'est pas précisément délicieux de quitter un lit confortable pour un siège mal installé dans un coin de cave. Mais quoi! Faut-il en gémir, en maugréer? On préfère en rire. On saisit le pittoresque et l'imprévu de l'incident et l'on se "blague" soi-même avec bonne humeur.

Et cette gaieté n'est pas de l'indifférence, n'est pas de l'insouciance. Elle est une forme de courage.

Au surplus, l'on ne fait point que plaisanter dans les caves. On y devise aussi, sérieusement, des réalités dramatiques que la canonnade rapproche de nous. Et dans bien des familles, on y prie en commun. Souvent, la douce modulation des Ave Maria répond au sinistre égrenement des détonations.

* * *

Ah! la prière, la prière de Paris, durant cette période inoubliable!

J'ai parlé des cafés envahis et des cinémas achalandés. Mais, si l'on veut trouver des foules, ce n'est pas dans ces lieux de rafraîchissements ou de distraction qu'il faut les chercher. C'est dans les églises.

Les églises, les sanctuaires de pèlerinages au premier rang, sont le grand témoignage de Paris aux heures difficiles.

Jamais elles n'ont été désertées même en cette fin de mars où l'on crut un instant que la ruée allemande allait déferler contre nous, comme au lendemain de Charleroi, et où les premiers coups de supercanon firent redouter des ruines et des morts!

Je n'étais point à Paris, à ce moment. J'avais l'angoise d'apprendre les nouvelles en bloc et d'ignorer les détails. Mais depuis mon retour, j'ai pu interroger les témoins. Au lendemain de la catastrophe de Saint-Gervais, où un obus, brisant un maître pillier, précipita la voûte en débris sur la foule en prières, le Cardinal ordonna des supplications publiques. Il y eut des milliers d'hommes et de femmes à suivre leur pasteur aux temples sacrés de la ville. En face de Saint-Etienne du-Mont, la vieille église qui garde le tombeau de sainte Geneviève, la place du parvis se trouva couvert, — ainsi qu'aux premiers jours de la guerre, — par la multitude qui n'avait pu pénétrer et l'archevêque dut sortir pour lui donner sa bénédic. Au cours de la cérémonie, le bruit sec et métallique d'une explosion voisine ponctua les cantiques; il ne troubla personne.

Ce que j'ai pu voir, de mes yeux, à mon retour à Paris, c'est la fin du mois du Sacré Coeur. En vérité, selon la formule, "il n'y a plus personne à Paris". Mais alors comment expliquer que la Basilique de Montmartre ait été plus remplie que jamais. Le Supérieur des Chapelains m'a raconté les splendeurs et l'émotion de la fête du Sacré-Coeur; la basilique épanchant au dehors le trop-plein de sa vaste nef; les prières s'y succèdent du matin au soir, après une nuit où elles avaient été maintenues par des centaines d'hommes; 12,000 communions distribuées dans la matinée.

Le dernier dimanche du mois fut comme une réplique, un renouvellement de cette solennité. J'y étais. J'en garde encore la saveur impressionnante et forte. La grande nef réservée aux hommes, aux adorateurs de Montmartre, était noire de monde; un passage à travers les rangs de l'assistance, empilée dans les bas-côtés; 60 adorateurs nouveaux venant, au pied de l'autel, accomplir leur consécration, comblant quatre fois les vides creusés par la mort, au cours du mois, dans les contingents de l'Association.

Et, tout au long de ces trente jours bénis, Montmartre avait donné le même spectacle. Paroisses, confréries pieuses et sociétés populaires s'étaient succédé sans interruption; chaque nuit, la garde sainte, assurée par les hommes, avait monté sa faction devant le Saint-Sacrement perpétuellement exposé sur l'autel, souvent, le nombre des adorateurs était considérable. Une de ces veillées, surtout, doit être notée. Le Supérieur des Chapelains ayant appris, un peu tard, que, durant la nuit du 28 au 29 juin, le Souverain Pontife descendrait dans la Basilique vaticane et y célébrerait la messe pour obtenir de Dieu, par l'intercession des saints apôtres, une paix prompte et juste, se hâta de convoquer ses hommes. Il voulait qu'à la même heure, dans le sanctuaire national de la France, une messe fût dite à minuit, devant les adorateurs assemblé en union avec le Pape. Mais son invitation serait-elle entendue? Elle venait si tard! Et puis, les circonstances étaient défavorables; on était en période de bombardements aériens; la veille, les oiseaux ennemis avaient causé quelques dégâts; le soir même, un temps clair et doux faisait présager une nouvelle visite, qui d'ailleurs, eut lieu. N'importe! Le succès dépassa toutes les espérances; près de mille hommes, à travers les rues sans lumières et sous la menace de bombe, gravirent la sainte colline et vinrent prier le Sacré-Coeur aux intentions prescrites par Benoît XV.

Détail pittoresque et touchant! La profonde et spacieuse crypte creusée sous l'église sert d'abri à la population du quartier, dans les nuits de bombardement. Aussi, pendant que, dans la nef supérieure, montait le chant des cantiques et se célébrait le sacrifice divin, une foule un peu mêlée de Montmartrois se pressait sous les voûtes massives et surbaissées du temple souterrain. Et plusieurs, parmi ces pauvres gens, dont beaucoup n'entraient dans une église que pour y chercher un refuge temporaire, se firent expliquer le sens et l'occasion de cette cérémonie nocturne qu'ils ne comprenaient pas: plusieurs voulurent y assister, et ce fut, pour eux, une prédication inattendue...

* * *

Toutes ces prières qui, du haut de la montagne, ont répandu, sur la plaine, leur exemple et leur parfum, ont singulièrement contribué à maintenir et, quand il le fallait, à remonter le moral parisien.

Et ce moral s'est affirmé, avec éclat, au cours des deux grandes fêtes qui ont marqué la première quinzaine de ce mois de juillet et dont la seconde s'achève au moment où j'écris ces lignes.

Deux grandes fêtes, à Paris, en cet été de 1918! Eh oui! deux grandes fêtes... et c'est pourquoi j'ai donné à ma correspondance un titre qui, au premier abord, a peut-être étonné quelques-uns de mes lecteurs. De notre capitale, en ce moment, ce ne sont pas des échos joyeux qu'on croit devoir attendre.

Et cependant, rarement la population parisienne a communié, avec une telle chaleur, avec une telle unanimité, dans l'enthousiasme et la confiance. Ces deux manifestation successives du 4 et du 14 juillet, ou plutôt ces deux actes successifs d'une même solennité patriotique, resteront parmi les plus beaux spectacles et les plus impressionnants souvenirs de la grande guerre, à Paris.

Ils ont opposé d'abord une réponse victorieuse aux légendes qui représentent Paris comme un désert et ses rares habitants comme des spectres apeurés. Quelles foules, au passage des Américains, le 4 juillet, et quelle multitude encore, aujourd'hui, sur le parcours du cortège où défilaient tous les contingents alliés! Et, dans ces masses d'hommes et de femmes, quelle vie! quelle vie débordante et cependant digne et sereine! Paris, le terrible et léger Paris, sait avoir, en ces temps tragiques, l'exaltation calme. C'est que les circonstances lui donnent plus de profondeur que de surface. Je vous assure bien que nul n'a songé, il y a dix jours et que nul ne pensait, ce matin, à la possibilité d'un obus éclatant soudain, parmi cette cohue. On était tout à la joie d'acclamer nos héros et leurs camarades alliés, tout à l'espérance de la victoire qu'ils nous promettent et que nous attendons avec sécurité.

Car, c'est là la principale caractéristique de ces fêtes: c'est que toute la population les célèbre avec le même sentiment. Que ces démonstrations prouvent qu'il existe toujours des Parisiens à Paris et que ces Parisiens gardent leur sang-froid et même leur entrain, c'est déjà quelque chose; mais c'est secondaire en somme. Ce qui est capital, c'est qu'elles affirment une fois de plus que l'union sacrée n'est pas un vain mot et que toute cette grande population parisienne, autrefois si divisée, ne bat plus aujourd'hui, que d'un seul coeur. Il n'y a plus de partis, il n'y a plus de divergences. Il n'y a qu'une seule âme et qu'une seule pensée...

François Veuillot.

—L'Action Catholique.

PERDUS DANS LES NUAGES

Le capitaine a décidé que nous allions partir.

— Mais surtout, mes amis, si le temps se bouche, et si le rassemblement ne se fait pas dans des conditions parfaites, que personne n'insiste... On pique et on atterrit. Compris, n'est-ce pas! Pas de cornards!

Devant nous Rap... et Laf... décollent. Nous les suivons. Nous montons de concert, tout en nous dirigeant vers Reims...

Depuis quelques minutes, le vent semble s'élever, plus violent, et je vois avec inquiétude l'horizon s'embrumer... puis les premiers nuages venir vers nous.

Nous allons à leur rencontre, passons au-dessous des premiers, puis nous nous heurtons à la cime de pics élevés, d'une blancheur immaculée, entre lesquels nous découvrons cependant quelques défilés. Nous nous y engageons, tout en profitant des rares échappées sur le sol pour nous repérer.

La magnificence de ce spectacle, qui ne m'apparaît cependant pas pour la première fois, m'éblouit et me transporte.

Quel poète chantera la découverte de ce nouveau monde de féerie, où l'oeil et l'imagination s'ouvrent vers des sensations toujours plus profondes et plus vibrantes! Le flou des contours, l'infinie diversité des formes ébauchées, les irradiations du soleil, peintre riche et toujours changeant dont la palette inépuisable fond les teintes les plus inattendues, la solitude effrayante et douce de ce monde inviolé... tout vous arrache des cris d'une admiration nullement conventionnelle. Dans tout paysage terrestre, si charmant soit-il dans le panorama le plus imposant, il est rare que notre oeil ne se heurte pas à quelque réalité décevante, ouvrage d'art trop neuf, routes trop rectilignes, usine dont les cheminées tracent à l'horizon des l disgracieux.

Dans le monde des nuages, l'homme n'est pas venu contrecarrer la nature. A la découvrir sans tare, il éprouve la même religieuse admiration qui étreint l'explorateur pénétrant dans le mystère des forêts vierges où dans la solitude des grands déserts... Il touche des élans de son âme rajeunie la grande âme du Créateur.

L'immense vallée que nous suivons, entre deux hautes murailles de neige, qui, parfois, s'inclinent au-dessus de nos têtes, nous conduit dans un cirque immense. Le cratère profond nous montre un cercle de terrain gris, lointain, brumeux, décoloré. Que la terre est sombre et triste.

Est-ce là que nous vivons, êtres minuscules, si faibles et si puissants, si pauvres en forces et si grands en esprit!

Hélas! cette existence factice et surhumaine que nous menons dans ces nuages, et que le génie de l'homme nous a conquis, combien est-elle fugitive et trompeuse!

Nous suivons fidèlement Rap... au travers du dédale des nuages, nous montons sans cesse, et pourtant toujours sur notre route de nouvelles barrières se dressent. L'imprécision des lignes et le manque absolu de perspective nous trompent à chaque instant.

Parfois, une muraille blanche, qui nous semblait proche, se dérobe inlassablement; mais, l'instant d'après, nous entrons brusquement dans une brume qui nous semblait encore lointaine.

Deux fois, ainsi, l'avion de Rap... disparaît comme sous le coup d'une ensorseleuse baguete! Puis il reparaît, se détachant de son manteau de brume, et nous reprenons côte à côte notre merveilleuse promenade.

Nous montons, montons toujours. Notre appareil commence à "flotter". Sous un coup de manche, il se dresse, tangue et retombe. Notre moteur tourne mal.

Dans une trouée, nous venons d'apercevoir Fismes, notre point de rendez-vous. Nos yeux occupés à profiter de cette courte échappée n'ont pas vu Rap... disparaître dans un nuage.

Nous voici seuls.

Avant de rentrer, nous nous décidons à passer à tout hasard, au-dessus de l'objectif. L'altimètre marque 3,500. Un gros pic de coton se dresse devant nous. Co... tire sur le manche pour le sauter.

Que se passe-t-il? J'ai senti soudain l'air se dérober sous nous. Le ciel, les nuages, le coin de terre ont passé successivement au-dessus de ma tête, puis tout a tourbillonné. Un petit village danse autour de nous une ronde fantastique...

Notre avion s'est mis en vrille!

Ce qui n'est qu'un jeu pour les solides avions de chasse est pour notre Sop, à la frêle carrure, infiniment dangereux, peut-être mortel. Nos haubans sifflent, les ailes ploient, la queue penche à droite, à gauche. Co..., avec un admirable sang-froid, a coupé le moteur et lutte contre l'avion rétif, qui descend, descend toujours.

Horrible seconde d'agonie!

Puis, tout à coup, le petit village se fige devant notre aile, le ciel s'arrête de tournoyer, le gros pic inviolé, bien haut perché au-dessus de nos têtes, semble se pencher dédaigneusement pour nous bafouer... Le cauchemar est fini!

Le Sop a tenu "le coup"...

Enfin, presque aux faubourgs de Laon, se dessinent au-dessous de nous d'importants cantonnements. Nous piquons un peu, lâchons nos bombes, décrivons un cercle, puis reprenons la direction des lignes. Le vent debout arrête notre marche. Quelques coups de 105 éclatent à notre hauteur. Voici la ligne des saucisses boches, points noirs figés dans la grisaille.

Tout d'un coup, il me semble que l'un d'eux est sorti de son immobilité et court sur la campagne. Il monte, monte!

Mais c'est un Boche.

— Allô!

— Allô!

— Un Boche grimpe sur nous.

— Il est loin?

— Un kilomètre, mais il nous rattrape comme il veut.

Le Boche monte, monte. Nous dépasserons donc jamais Craonne. Il monte, monte. Ses deux plans courts se détachent sur l'écran lumineux des nuages. Il monte, monte! Je vois à présent ses croix noires et les pattes frêles et minces de son train d'atterrissage. C'est un Roland, le meilleur des chasseurs boches avec l'Albatros. Le voici presque à notre hauteur.

— Allô, attention, le voilà!

Co... louvoie pour me dégager le champ de tir.

Tac tac tac tss tss!

Le Boche nous tire à 200 mètres. Les balles sifflent nombreuses et précipitées. L'oeil dans mon collimateur, j'attends, luttant contre la folle envie d'appuyer sur la détente. Il ne s'agit pas de gaspiller les cartouches pour me trouver désarmé quand le Roland sera tout proche.

Tac tac tac tss tss!

Le Marseillais commence à répondre. Ses rafales se suivent calmes et régulières. Tac tac tac... Tac tac.

J'appuis sur la détente, mes balles lumineuses enveloppent le Boche d'une pluie d'étincelles. Les trois mitrailleuses s'interpellent. Les sifflements se croisent. Co... continue calmement à louvoyer.

Tout d'un coup le Roland s'est dressé dans un superbe renversement, puis a piqué sur son camp. Il doit avoir du plomb dans l'aile. Tout cela n'a duré que quelques secondes.

Nous voici maintenant au-dessus de Craonne.

A nouveau, nous entrons dans la "crasse", — c'est le qualificatif amical que nous donnons aux nuages, avec quelques autres: le coton, la mélasse, le fromage. Très riche, la phraséologie de l'aviateur!

La "crasse" donc est épaisse, de plus en plus épaisse. Les trous se raréfient: ne nous fiant plus qu'à notre boussole nous continuons à marcher vers le Sud.

Il faut bien pourtant se décider à descendre. Le moteur s'est mis au ralent, la brouillasse nous enveloppe de son suaire glacé, nous piquons, piquons... 3,000, 2,000, 1,000, 900, 800, 700 dit l'altimètre; enfin le sol embrumé nous apparaît rayé de longues bandes grises, la pluie!

Nous sommes trempés déjà par notre longue traversée dans les nuages. A présent les gouttes d'eau nous cinglent de mille coups d'aiguilles. Nous ne voyons le sol que par saccades, entre deux sautes de vent.

Notre Sop commence une danse effrénée. Où sommes-nous?

J'ai bien entrevu un instant le croisement de trois routes dont, caché dans le fond de ma carlingue, je recherche l'image sur ma carte, mais tant de carrefours se ressemblent.

Continuons, nous tomberons sûrement sur la Marne. La pluie fait rage, tambourinant sur les toiles de notre avion et retombant en fines cascades.

C. Delacommune.

LA VIE A DEUX A QUINZE PIASTRES PAR MOIS

N'allez pas croire, lecteurs, que je veuille me moquer de vous. Mille fois non. Je ne sors ni de Selkirk, ni de Brandon, ni du cabinet du contrôleur des vivres. Ce que je vais raconter et soumettre à vos réflexions économiques, est un fait authentique et véridique en tous points.

Dans ce temps, où le coût de la vie, le vrai cauchemar des ménagères et des gagne-pain, est le thème de toutes les conversations, et les journaux nous en donnent colonnes sur colonnes, je crois que ce petit épisode ne sera pas "comme de la moutarde après dîner."

Le fait se passe, si ma mémoire n'est pas trop rouillée, en l'an de grâce 1915. Endroit: le diocèse de ..... quelque part en Canada. Un bon curé, dont l'esprit de prévoyance est connu, scrutant l'avenir, était arrivé à la conclusion bien juste, — l'expérience nous le montre tous les jours, — que, grâce à cette guerre malheureuse, misérable, horrible et interminable, les denrées alimentaires et le reste monteraient avec la rapidité vertigineuse des aéroplanes et la rapacité juive de certains manufacturiers. Lui aussi, désirait, un peu comme tout le monde, non pas se mettre en grève, mais une bien légère augmentation de salaire, pourquoi pas? Donc, ce bon curé, après une bonne prière, se décida à demander, bien respectueusement sans doute, la permission à qui de droit de pouvoir augmenter sa misérable allocation.

Naturellement, j'entends déjà certains chuchotements; car il y a des gens grincheux parmi vous, lecteurs: "Quoi! un curé!! Qui aurait jamais pensé ça? Le monde est **reviré** de bord! Mais, c'est riche, les curés! Ca a de l'argent plein les poches, etc., etc."

Qu'il soit permis à un humble laïque de dire à ces grincheux qu'ils **bavassent** (bavardent) sans connaître le premier mot de la chose. Les Anglais disent: "He talks through his hat." Et j'ose leur ami, vous trouvez que les curés, poser cette simple question: "Mon surtout ceux de l'Ouest, sont riches, n'est-ce pas? Voudriez-vous me dire, mon généreux grincheux, combien vous avez donné à votre curé, pendant l'année 1917, pour frais de culte, pour la location de votre banc (car, sans aucun doute, vous louez un banc), pour les écoles catholiques, pour la presse catholique, pour le bonnes oeuvres locales de votre paroisse, et enfin pour l'entretien de votre "riche" curé?"

Je gage mille piastres contre une, si notre généreux grincheux est sincère, qu'il me répondra: "Rien, ou presque rien." Car le vieux dicton est toujours vrai: "Les plus grands "kickeux" sont les plus mauvais "payeux". Et, de plus, ce sont eux qui trouvent toujours des fautes chez les curés. — Pauvres curés, que je vous plains; que n'avez vous la nature angélique!

Une preuve toute récente; il y a quelques jours, un de ces trop nombreux "kickeux", ou grincheux, n'envoyait-il pas une lettre anonyme à un de nos plus vénérables curés de notre cité de Winnipeg, l'accusant "d'avoir détourné des fonds." Dites donc, lâche grincheux, savez-vous que cet excellent homme, dont la probité et la générosité sont bien connues, et sur qui vous jetez vos calomnies envenimées, a plus d'une fois comblé de ses propres deniers les déficits annuels de sa paroisse? Moi, je le sais. Non, grincheux dont la libéralité est aussi parcimonieuse que les jours de pluie en hiver au Manitoba, nos prêtres, surtout ceux de l'Ouest, ne sont pas des Rockfeller: ils sont loin de nager dans l'or et l'argent, et s'ils n'avaient pour les aider que des gens de votre piètre espèce, ils devraient bientôt se faire admettre dans quelque dépôt de mendicité (workhouse).

Vindex.

Autour de la Ferme

LES MOUTONS EN AUTOMNE

C'est en automne que se fait la lutte, et comme l'état dans lequel se trouvent les brebis et le bélier à cette époque a un effet très marqué sur le nombre des agneaux et sur la vigueur de ces agneaux, c'est le moment qui détermine le succès ou l'insuccès de l'année suivante. Si le troupeau est maigre et en mauvais état, les agneaux seront peu nombreux et faibles; il en sera de même si les brebis sont trop grasses et paresseuses.

Sevrage.—Sevrez les agneaux deux mois environ avant que les brebis soient remises au mâle. Donnez aux agneaux des pâturages séparés. Il sera nécessaire de traire à la main deux ou trois fois les brebis fortes laitières pour conserver leurs pis en bon état. Ne laissez jamais les agneaux revenir téter leur mère une fois qu'ils en ont été séparés, car le lait qu'ils ne tirent pas régulièrement leur fait du mal.

Mise en condition.—On appelle ainsi le système qui consiste à donner aux brebis une ration supplémentaire avant l'accouplement. Si elles gagnent en poids à ce moment et qu'elles soient très vigoureuses, elles auront plus de chance d'être fécondées à la première lutte et de produire des agneaux plus nombreux et plus vigoureux. Sur les fermes de l'Ouest, les agneaux trouvent généralement à cette époque une abondance de nourriture sur le chaume. Si à cause du manque de culture, du retard dans le battaque ou d'autres causes, il est impossible de laisser les brebis courir sur le chaume, alors il faudra leur fournir un pacage supplémentaire. Dans tous les cas, un pacage succulent de navette ou un regain de trèfle feront beaucoup de bien, car un aliment succulent et tendre de ce genre met les brebis en condition beaucoup plus vite que le fourrage sec qu'elles trouvent sur le chaume. Il n'est généralement pas nécessaire de donner du grain, mais si le pacage fait défaut, il vaut mieux en donner que de laisser les brebis maigrir.

Le bélier.—Tenez le bélier séparé des brebis à partir du 1er septembre jusqu'au moment de la lutte. Nourrissez-le bien pendant ce temps, afin qu'il soit en bon état au moment de la lutte. Ne le surchargez pas de gras au point de le rendre paresseux. Tenez-le en bon état prospère et modérément gras. Il est bon de donner un peu de grain à cette époque en plus du pacage. Un mélange de son et d'avoine convient très bien.

Le meilleur moyen de féconder un troupeau de brebis est de tenir le bélier séparé et de ne le laisser avec le troupeau qu'une heure par jour environ. Surveillez-le pendant ce temps, ne le laissez lutter chaque brebis qu'une seule fois et tenez note de chaque accouplement. Cependant dans l'Ouest avec le manque actuel de main-d'oeuvre, ce sont là des précautions bien difficiles à prendre, et on sera obligé de laisser le bélier avec le troupeau. On peut mettre un bélier adulte pour trente à trente-cinq brebis et un agneau bien développé pour vingt à vingt-cinq.

C'est un bon système que de peindre le poitrail du bélier avec une matière qui marquera la brebis à chaque lutte. Si l'on change la couleur toutes les trois semaines, on peut facilement voir combien de brebis reviennent au mâle.

La date à laquelle les brebis doivent être luttées dépend des conditions dans lesquelles elles doivent agneler au printemps. Une brebis met bas cinq mois moins cinq jours à partir de la date de la lutte. Si l'on met le bélier avec le troupeau vers le 1er novembre, on aura ainsi des agneaux vers les derniers jours de mars et le commencement d'avril.

C'est une époque satisfaisante sur la ferme ordinaire, où l'on peut abriter les agneaux en cas de mauvais temps. Dans les circonstances ordinaires, il suffit de les abriter sous un hangar à cette époque. Lorsque les moutons doivent agneler en plein air, ils ne sont prêts à la lutte que vers le 1er décembre.

Le lavage d'automne.—Sans être aussi essentiel que le lavage de printemps, le lavage d'automne fait beaucoup de bien. Il est possible que les tiques soient alors peu nombreux, mais ils le deviendront si on les laisse se multiplier et ils causeront beaucoup de souffrance aux moutons avant l'époque du lavage du printemps. Servez-vous d'un lavage préparé, bien connu, et plongez les moutons entièrement dans la solution.

W.-C. McKILLICAN,
Régisseur, ferme expérimentale de Brandon, Man.

"IL FAUT EN SEMER"

Près du vieux fournil, sur un banc rustique savagé par le temps, l'aïeul se tient son menton pointu appuyé sur une canne d'aulne, tandis que sa tête, dépouillé de la plupart de ses fils argentés, est inondée des rayons du soleil couchant.

L'odeur des foins fraîchement remués envahit la campagne. Comme un sabre brillant, la faulx couche les tiges avec un bruissement léger, et la faucheuse, avec un bruit de mitrailleuse, fait les plus rapides trouées.

Deux lourdes charges font craquer les charrettes devant la grange.

— Ca fait quatre voyages, quatre gros voyages de plus de cinquante bottes que l'on a retirés de la pièce du ruisseau, vint annoncer le petit Gérard tout triomphant.

— Es-tu sûr de ça? fit nerveusement l'octogénaire.

— Mais oui, c'est papa lui-même qui me l'a dit.

— Plus de deux cents bottes de foin dans un arpent, où on ne récoltait d'ordinaire qu'une charretée de petit foin semblable à de la mousse, cela me surpasse.

Le vieillard mit doucement la main sur l'épaule de son petit-fils, comme pour l'avertir qu'il avait quelque chose d'important à lui dire.

— Dites, grand-papa, trouvez-vous que c'est un beau résultat? reprit Gérard, comme pour faciliter l'émission de la pensée de son aïeul.

— Ecoute, mon petit, ce que tu vois cette année ne s'est jamais vu, même quand la terre était neuve et pleine de feu, comme au temps où j'étais petit bonhomme. Ton père a bien raison de cultiver à sa façon. Tu te souviens que je l'ai trouvé extravagant lorsqu'il enfouit dans cette pièce plus de vingt livres de graine de trèfle, de mil, de dactyle, de fétuque, etc., eh bien! je t'assure qu'il avait raison. Il est déjà remboursé trois fois cette année pour les cinq piastres qu'il a pu dépenser. Retiens bien, mon gars, que pour avoir du foin il faut en semer. Si j'avais su ça de mon temps, je n'aurais pas été obligé, comme j'ai déjà fait pendant deux hivers, de prendre le chaume de la toiture de mon étable pour empêcher le bétail de mourir de faim.... Je croyais que le foin devait pousser tout seul, sans que les humains aient à s'en occuper.

Ton père a raison de dépenser beaucoup pour des graines de prairies, parce qu'il est payé au centuple, mais il serait peut-être encore plus sage de produire cette graine sur la ferme afin de pouvoir en semer davantage.

— Grand-père, papa sera content que je lui dise ça, et le bambin disparut en répétant: "Il faut semer de la graine pour avoir du foin..."

—Extrait des "Premières Semailles", par Georges Bouchard, professeur à l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, P. Q.

OAK LAKE

Dimanche dernier, il y eut une belle surprise chez M. et Mme Amédée Vachon. Ce toit proverbialement "hospitalier" s'est vu, à son insu, encombré de plus de quarante convives composés de parents et d'amis de la paroisse, à l'occasion de la veille du départ de leurs demoiselles, Antoinette et Clara, pour poursuivre leurs études au Couvent de Saint-Norbert, et qui coïncidait heureusement avec la veille du quarante-huitième anniversaire de naissance de leur mère. Après un magnifique goûter, Monsieur le Curé, qui présidait à la table, ayant à sa droite M. Vachon, lut une admirable adresse de circonstance à laquelle M. Vachon répondit en termes très émus et appropriés. A raison du deuil profond causé par la mort de sa vénérable mère, l'automne dernier, le tout se passa simplement, mais avec un ton exceptionnellement de bon goût.

Tous se retirèrent à une heure avancée, après avoir remercié les demoiselles Vachon pour leurs bons services au choeur de chant pendant la vacance, la semaine comme le dimanche, avec l'espoir de les revoir l'an prochain couronnées du même succès de leur examen que celui de 1918.

Personne n'oublia les nôtres qui sont engagés dans le terrible conflit quasi universel. Nous avons entendu plusieurs dire: Que de pareilles réunions font du bien! Nous leur souhaitons donc longue vie en même temps que nous remercions bien cordialement M. et Mme Vachon pour leur bon accueil. Nous avons constaté une fois de plus que la surprise n'entre jamais chez eux.

* * *

M. Geo. Abraham, télégraphiste au câble transatlantique à Halifax, N.-E., en vacance depuis une quinzaine chez des amis, est retourné chez lui, laissant un agréable souvenir à ceux qui l'ont rencontré.

* * *

La fenaison est en pleine vigueur. Si le temps de la moisson est relativement long, ce sera la pluie plutôt que l'abondance qu'il faudra accuser.

* * *

Monsieur le Curé est revenu de ses missions de Butler et Ewart, sur les confins de la province, la semaine dernière. Le grain, dans cette région, paraît-il, est à peu près comme ici.

* * *

M. et Mme Louis Loiselle, avec leur demoiselle, ci-devant de Oak Lake, et aujourd'hui de Dumas, Sask., étaient en visite chez des amis, dimanche dernier.

* * *

M. et Mme Arthur Lintott ont conduit au baptême leur petite fille, le 25 courant. Elle reçut les noms de Marie-Mildred. M. et Mme Matthews, de Winnipeg, agissaient comme parrain et marraine.

E. A.

LAURIER

La bannière de Marie, qui a été achetée avec les recettes du concert donné par les Enfants de Marie de Laurier, a été bénie dimanche le 18 août dernier. Cette belle cérémonie a été suivie de la réception de plusieurs nouvelles congréganistes et de la procession solennelle de toute la paroisse. Notre belle bannière de la sainte Vierge, portée par Mlle Lapointe et Dupré, flottait au-dessus de nos têtes, implorant pour nous les bénédictions du ciel.

Cette congrégation naissante, comptant déjà plusieurs membres, mérite d'être soutenue et comprise par toutes les mères chrétiennes de notre communauté qui devront encourager leurs filles à s'enrôler sous l'étendard de la mère de Dieu. Les filles honorables, seules, devant y être admises, combien doivent désirer les bonnes mères de famille d'y voir figurer les noms de leurs filles.

* * *

Mlle Marie-Louise Trottier est revenue hier soir au milieu des siens.

* * *

Mlles Letain, Desbiens et Verrèghge sont parties cette semaines pour le couvent de Saint-Norbert et Jésus-Marie, de Saint-Boniface.

SAINT-ALPHONSE

La pluie a bien arrêté les travaux cette semaine. C'est peut-être la faute de ceux qui ont voulu aller trop vite en travaillant le dimanche, non seulement l'après-midi, mais toute la journée. Hâtons-nous de dire que ce sont des gens qui ne fréquentent pas, ou très rarement, l'église, qui ont probablement attiré cette pluie.

* * *

Les salles de classe se remplissent petit à petit d'élèves, petits et grands, tous avides d'apprendre, sous l'habile direction de leurs dévouées maîtresses.

* * *

Mlle Anne Bilodeau nous quitte pour 10 mois, afin de suivre les cours de l'Ecole Normale de Winnipeg. C'est une élève qui a fait ses études au couvent de Saint-Alphonse, à part le grade XI, qu'elle a dû prendre à Notre-Dame de Lourdes, et, n'en déplaise à certaines mauvaises langues, elle a toujours bien réussi, et avec honneur. Mais que voulez-vous, quand on est humilié malgré soi, il faut toujours se venger en calomniant les autres.

* * *

Après les renseignements pris, je puis dire que nos bonnes religieuses, depuis trois ans qu'elles préparent aux diplômes, aucun élève n'a encore failli. La première année, sur trois élèves qu'elles ont préparé à l'entrée, deux passent avec honneur. L'année suivante, deux prennent les grades IX et X dans la même année, et passent encore avec honneur. Cette année, sur cinq qu'elles préparent à l'entrée, tous les cinq passent, malgré leur jeune âge, — 11, 12 et 13 ans. Deux écrivent pour le grade IX et les deux passent avec un supplément en géographie.

Supposons encore qu'un élève ou l'autre faillisse dans ses examens, — ce qui n'est pas encore arrivé pour notre école, — pourquoi alors jeter de hauts cris et mettre le blâme sur les maîtresses.

Nous ne pouvons que remercier nos bonnes religieuses de leur dévouement vraiment exceptionnel. Si j'ai bonne mémoire, j'ai remarqué, dans la classe supérieure, à un examen semi-annuel, les grades V, VI, VII, VIII, IX et X, et aucun grade n'était négligé. Je me risquai à demander à la directrice de cette école comment cela se faisait. Voici sa réponse: "Mes élèves des diplômes étant pensionnaires, je leur donne des leçons pendant l'étude, et le samedi après-midi, ou bien je leur fais expliquer mutuellement leurs leçons."

Où trouver de pareils dévouements? J'ai été un peu indiscret, mais que les bonnes religieuses me pardonnent; j'ai voulu renseigner certaines personnes qui en avaient besoin. Que ceux qui prétendent que c'est une perte de temps que d'envoyer les garçons à notre école en prennent bien note.

Pinson.

SAINT-NORBERT

Au couvent

"Le temps est de la monnaie", dit un vieux dicton; mais à nulle époque de la vie est-il plus précieux que durant la jeunesse. C'est avec raison que cet âge est surnommé "la saison des semailles"; et à l'automne comme à l'hiver de notre existence, nous récolterons ce que nous aurons semé au matin de nos ans.

A peine l'aiguille qui marque les jours a-t-elle atteint celui qui est fixé pour l'ouverture des classes, qu'un mot, peut-être un peu désagréable de prime abord, vient frapper l'oreille de l'enfant. Ce mot si court, mais qui renferme tant de choses, c'est: "Etude". Et pour l'écolière, c'est toujours trop tôt de reprendre le chemin des classes. Aussi, dès le commencement de l'année scolaire, bon nombre d'élèves restent sourdes à l'invitation qui leur est faite de retourner à leurs livres et cahiers.

Le 27 août dernier, celles qui ont été fidèles au rendez-vous se sont mises à l'oeuvre dès la première heure, et le sujet de composition, "Le travail est la source du bonheur", a été traité dans les classes supérieures, et une dictée a été donnée dans les classes inférieures. Voici les noms des élèves qui sont arrivées premières:

Grade XI, Noëlie de Moissac; Grade X, Helen Verhegg; Grade IX, Agnès Delorme; Grade VIII, Rita Saucier; Grade VII, Yvonne Gousseau; Grade VI, dictée française, M.-Ant. Béland; Grade V, dictée française, C. Pelland; Grade VI, dictée anglaise, I. McDonald; Grade V, dictée anglaise, Norma Hilliard; Grade IV, dictée française, Marg. Tellier; Grade IV, dictée anglaise, Pearl Kelley; Grade III, dictée française, M.-Ant. Soulier; Grade III, dictée anglaise, Alma Jutras.

GLORIEUX FAITS D'ARMES DES CANADIENS-FRANCAIS

Le fameux 22me Régiment de la Province de Québec se couvre de gloire en France. — Nombreuses citations à l'ordre du jour. — Mort héroïque d'un lieutenant.

Avec les armées canadiennes en campagne. — Comme on pouvait s'y attendre, il y a eu beaucoup de citations à l'ordre du jour dans les troupes canadiennes et plusieurs ont été recommandés pour recevoir la médaille militaire. Nous ne pouvons pas donner la liste au long des exploits accomplis par nos soldats, car ce fut une émulation et un entrain qui suscitèrent des actes de bravoure et d'héroïsme incomparables et innombrables.

Exploits surhumains

Un lieutenant du fameux 22me Régiment canadien-français, fut à l'ennemi, est cité en ces termes:

"Pour avoir brillamment conduit ses hommes à l'attaque et pour exploits surhumains accomplis au cours des opérations du 8 et 9 août. Il était à la tête d'une compagnie qu'il commanda durant deux jours avec une bravoure sans nom et une habileté et une initiative extraordinaires. A une heure de l'après-midi du 2 août, quelques minutes après que l'attaque du jour fut commencée, le flanc gauche de sa compagnie fut soudainement arrêté par le feu nourri d'une mitrailleuse allemande. Il se précipita à l'avant et s'empara du canon, tuant lui-même deux mitrailleurs ennemis. Pendant qu'il accomplissait ce fait héroïque, il fut blessé à la hanche, mais refusa d'être évacué.

Sous la mitraille

Un peu après trois heures, la même journée, une autre mitrailleuse cachée dans un bouquet d'arbres, se mit à faire pleuvoir une véritable grêle sur sa compagnie. Personnellement, il alla reconnaître le terrain et, après avoir organisé deux pelotons, il se lança dans la direction du bombardement. A cet endroit, cinquante Allemands furent capturés et quinze mitrailleuses. Notre lieutenant tua lui-même cinq Allemands. Il fut de nouveau blessé, mais cette fois ce fut à l'épaule. Cependant, il refuca de se faire amener à l'ambulance de secours.

"Vers six heures, il aperçut un autre canon qui mitraillait ses hommes. Ce canon était situé à la lisière d'un petit bois voisin. A l'instant, il partit avec quelques hommes. Après s'être avancé environ six cents verges, il fut gravement blessé à l'abdomen. En dépit de cette troisième bblessure, il continua à marcher de l'avant encore environ 255 verges, quand tout à coup il s'affaissa sans connaissance. Son exemple magnifique fut suivi par tous ses hommes qui se battirent avec une fureur et un acharnement que rien ne peut dépasser."

Sept autres citations ont eu lieu dans le même régiment, le régiment des héros de Courcelette.

LEUR AMBITION DIMINUE

Les Allemands seraient maintenant disposés à évacuer la Belgique et le nord de la France. — Les causes qu'ils donnent à leurs défaites.

Des quartiers-généraux de l'armée anglaise. — L'attitude des officiers allemands faits prisonniers au cours de la dernière offensive offre un contraste saisissant avec les prisonniers étaient arrogants et déclaraient vouloir anéantir toutes les puissances alliées, mais maintenant ils paraissent déprimés et très anxieux de voir la fin de la guerre. Ils disent que l'Allemagne est entrée dans la guerre avec un grand enthousiasme qui a depuis longtemps disparu, et la lutte est maintenant devenue une lutte économique avec l'Angleterre. Ils admettent que l'Allemagne est actuellement dans une position qui n'offre aucun espoir. Leur empire va être forcé de se battre jusqu'à la fin, et ils ne dissimulent pas ce que cela va représenter de malheurs et de misères pour le Vaterland.

Abandon des conquêtes

Ces prisonniers déclarent que le grand état-major est tout à fait disposé à libérer la Belgique et à évacuer le Nord de la France. Il est aussi disposé, ajoutent-ils, à céder l'Alsace-Lorraine. Ils sont unanimes à reconnaître que les annexions faites jusqu'ici et le traité de paix de Brest-Litovsk furent une grande erreur, mais ne croient pas que le moment de retirer leurs troupes en Russie est bien favorable. Ils savent maintenant que le flot de l'armée américaine monte toujours et qu'il a atteint des proportions gigantesques. Ils ne peuvent parler de la guerre sous-marine sans un geste d'impatience.

Cause des défaites allemandes

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 3 septembre

No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.78

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .85⅛
Fourrage. Extra No 1	.81⅝
Fourrage 1	.79⅝
Fourrage 2	.76⅛

ORGE

No 2 C W	$1.05
Fourrage	1.00

LIN

No 1 C. W., déchargé	$4.26

SEIGLE

C. W.	$1.65

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$14.00 à $15.00
Choix, 'feeders'	$8.00 à $8.50
Bons	$10.00 à $12.00
"Bulls".—	
Excellents	$7.00 à $7.50
Bon	$6.50 à $7.00
"Oxen".—	
Excellents	$8.50 à $9.50
Bons	$4.50 à $5.50
Ordinaires	$5.00 à $6.25
Vaches.—	
Excellents	$8.50 à $9.00
Bons	$6.50 à $7.50
"Canners"	$4.00 à $5.00
Taures.—	
Excellents	$10.00 à $10.50
De choix. 'Stockers'	$6.75 à $7.75
Bonnes	$7.00 à $8.00
Cochons.—	
Choix	$20.00
Légers (110 et moins). Prix	$15.00
Lourds. Choix	$17.00
Truies	$14.00 à $16.00
Moutons.—	
Agneaux	$16.00 à $17.00
Moutons	$13.00 à $15.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—	
Du marchand de gros au détailleur à Winnipeg	
Frais pondus	$ .43
Frais	.40
Beurre.—	
Crêmerie	$ .43
De ferme	.40
Prix au producteur:—	
De ferme	.38
Crêmerie	.40
Viandes—	
Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon. Flanc	.42
Volailles—	
Poulet	.35
Poule	.38½
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$4.70

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses, Sac de 98 liv.	$5.17
Five Roses. 2 de 49 liv.	5.22
Five Roses. 4 de 24 liv.	5.37
Purity. Sac de 98 liv.	5.17
Purity. 2 de 49 livres	5.22½
Purity. 4 de 24 livres	5.37½
Royal Household. 98 liv.	5.17½
Royal Household. 2 de 49.	5.28
Royal Household. 4 de 24.	5.38

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.30
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra	$9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$26
"Timothy" No 2	$25
"Red Top" No 1	$24
"Red Top" No 2	$23
No 2 Upland	$22
No 2 Midland	$20
Paille	$ 8

LA GUERRE

Prise de Roye

Paris, 28. — Sur un front de douze milles et demi de largeur et de deux milles et demi de profondeur, les Français ont avancé et capturé la ville de Roye, ainsi que sept autres villages. Cette ville fut prise après une brillante attaque de nos troupes qui venaient de repousser une contre-attaque malheureuse de l'ennemi. Les Allemands, depuis ce matin, retraitent sur tout ce front au nord et au sud de Roye.

Un télégramme de Londres nous annonce qu'à part Roye, les Français ont pris Crapeaumesnil, et que la première armée du général Debeny poursuivait les Allemands dans la région d'Halu et de Grémery. Le mouvement en cercle des Alliés, secondé par le travail des mitrailleuses et des chars d'assaut, a déjoué les méthodes savantes des chefs ennemis.

A l'aviation maintenant

Au sud de Saint-Mard, la résistance mieux organisée fut très forte, mais vers 8 heures, les troupes françaises entraient dans la ville de Lancourt. L'avance des Anglais leur donne une chance de se tenir en position avec les Français, car la prise de Croisilles et de St-Mard, aussi bien que celle de Roye, donne toujours aux Alliés l'avantage d'encercler l'ennemi.

Avant hier et hier les aéroplanes allemands ont essayé de survoler le champ de bataille afin d'empêcher les Alliés d'avancer, mais ils eurent dans l'air à se défendre contre les avions français et anglais qui firent un tel travail qu'ils forcèrent l'ennemi à descendre.

Les Canadiens à l'attaque

Londres, 28. — Les troupes canadiennes ont fait une autre avance au sud de la rivière de la Scarpe, et ils ont pris Cherisy, Vis-en-Artois et le Bois du Sart. Les bataillons écossais se sont aussi distingués. Au nord de la Somme les troupes du général Haig ont avancé de 8,000 verges.

Une autre partie de la ligne Hindenburg, située près de Fontaine-les-Croisilles, a été prise par les Anglais, et les Allemands en ont été chassés. Maricourt, Trônes et Moulin-de-Fargy nous appartiennent, et il en est de même de Dompierre, qui est situé à six milles seulement de Peronne.

Bapaume et Peronne

La chute de Bapaume n'est plus qu'une question d'heures; tous les environs de cette ville, Wancourt, Plouvain, Vaux-Vrancourt, sont aux mains des Alliés. Il semble entendu maintenant que les Allemands reculeront beaucoup plus qu'on ne l'avait espéré, et ce qu'il y a de pire pour eux, c'est qu'il n'y a pas dans cette tactique une retraite stratégique, parce que l'on prend tous les jours un grand nombre de prisonniers.

On peut évaluer à trois milles l'avance anglaise hier.

* * *

Les Allemands refoulés près de Peronne

Front anglais, 28. — L'armée anglaise a repris de grandes quantités de munitions abandonnées en mars dernier, dont les Allemands n'ont pas fait usage.

Le butin enlevé à l'ennemi est aussi considérable.

Les Allemands refoulés des hauteurs à l'ouest de Péronne et au-delà de la ligne Hindenburg dans le secteur d'Arras, offrent une résistance désespérée, mais leur confusion pour enrayer l'offensive anglaise à Bapaume semble de plus en plus grande.

Des renforts allemands ont cependant été amenés dans ce dernier secteur, hier midi, et la résistance s'est affermie sans faire disparaître toutefois la pression anglaise.

* * *

Les Canadiens dans la bataille

Avec les forces canadiennes, 28. — A trois heures, hier matin, les armées canadiennes et écossaises ont attaqué les forces ennemies aux environs de Mercantel. Les chars d'assaut servaient d'avant-garde, et ils firent un travail excellent, mais ce fut principalement une bataille d'infanterie et de cavalerie.

Il avait plu durant une partie de la nuit, et la glaise des tranchées était très collante, sans compter qu'il faisait une noirceur telle qu'il était impossible à nos soldats d'avancer dans la nuit. Cependant vers trois heures du matin les nuages se dispersèrent et la lune éclaira le champ de bataille.

Ce fut alors que nos soldats s'élancèrent sur une distance de deux mille verges et sautèrent dans les lignes ennemies. La résistance qu'ils reçurent ne fut pas aussi forte qu'on le pensait, et malgré que les ordres ennemis fussent de défendre les positions jusqu'aux derniers hommes, nos soldats furent vainqueurs.

On peut expliquer une partie de cette défaillance morale par le fait que sur la ligne Hindenburg la plupart des soldats préposés à la défense de la ligne étaient des Alsaciens qui se dirent, après tout, contents d'être faits prisonniers. L'un d'eux, qui parlait un excellent français, dit qu'il avait une soeur à Paris et que son voeu était exaucé puisqu'il pourrait la revoir.

L'Allemagne, dit un des prisonniers, est à court de munitions et elle manquera d'hommes avant longtemps, puisque vous nous voyez dans les tranchées avec tous les jeunes gens de seize et de dix-sept ans. Est-ce que ces derniers sont faits pour être soldats?

La ville de Neuville-Vitasse, le pivot de la résistance près de la ligne Hindenburg, fut prise par les Anglais, hier, et il est probable que le reste des petits villages qui l'entourent seront bientôt pris.

* * *

Autour de Noyon

Avec l'armée française au front, 29. — La cavalerie française est entrée à Cressy, qui est situé à deux milles et demi de Nesle. La troisième armée française continue son avance à Vauchelles, près de Noyon, dont on attend la chute de jour en jour. A Roye les Français souffrirent beaucoup dans leur avance à cause de l'artillerie allemande qui fit un feu d'enfer sur tout le front.

Les Allemands un peu partout sur tous les points du front gardé par les Français entre Chaulnes et Noyon retraitent constamment et leur fuite est accélérée par les armées des généraux Debeny et Humbert. La troisième armée française a capturé Dives et atteint les faubourgs de Noyon.

En France reconquise

Le champ de bataille que vient d'abandonner l'ennemi présente un aspect terrible et les Allemands avant de le quitter l'ont couvert de gaz moutarde. En plusieurs endroits il n'ont pas eu le temps de transporter toute leur artillerie et les Français se servent maintenant contre eux des projectiles qu'ils ont laissés.

Vauchelles, que les Français occupent n'est qu'à un demi-mille de Noyon, dont on attend la chute d'heure en heure. Il n'est pas probable que les Allemands retardent leur retraite, car ils ont les Français sur les talons. Une des prises les plus importantes dans cette région sera le canal de Noyon.

Les Anglais à Croisilles

Au nord-est de Bapaume, les Anglais ont pris la ville de Croisilles et ils contrôlent aussi les mouvements ennemis autour de Peuves, à l'est d'Arras. Près de Péronne les Anglais ont aussi capturé Fay et Ablaincourt. Les Canadiens continuent de se battre sur un front de cinq milles, sur le chemin Arras-Cambrai. Cette bataille les conduira probablement à l'un des principaux points de la ligne Hindenburg.

La ligne de Fresnes-Herbecourt a été atteinte par les Australiens, mais ils ont rencontré de l'opposition lorsqu'ils ont essayé de traverser la Somme près de Brie et de Péronne.

Les Canadiens à l'oeuvre

Après des engagements sanglants à travers les rues de la ville, les Canadiens ont capturé Pelves et leurs avant-gardes ont pénétré dans Haucourt et Remy. Sur tout le front en général, la résistance ennemie est très puissante, mais elle n'empêche pas nos troupes d'avancer et de détruire les unes après les autres toutes les fortifications allemandes.

Au témoignage de plusieurs prisonniers un corps d'armée entier aurait refusé d'attaquer. Les Anglais avançaient avec circonspection dans la direction d'une tranchée ennemie et ils se préparaient à recevoir une résistance très forte, lorsqu'à leur grande surprise ils ne virent que quelques patrouilles qui furent exterminées; le reste du bataillon avait refusé d'avancer.

Les défections se multiplient

Une partie de régiment ennemi tomba entre nos mains pendant la dernière attaque. Les soldats prisonniers révélèrent qu'ils avaient décidé de crier qu'ils se rendraient aussitôt qu'ils seraient attaqués par les Canadiens. C'est ce qu'ils firent.

Il est impossible maintenant de savoir à quelle date nous aurons le nombre de prisonniers pris jusqu'ici, car le décompte n'en est pas encore fait. Ce qu'il y a de certain c'est que chaque jour de nouveaux contingents arrivent aux camps de concentration qui deviennent de plus en plus petits pour eux.

* * *

Prise de Noyon

De l'armée française, 29. — La ville de Noyon a été occupée ce matin, par les troupes du général Humbert. L'armée du général Mangin a traversé la rivière Oise et s'est emparée de Morlincourt.

La première armée française a capturé la forêt Quesnoy, juste à l'ouest du Canal-du-Nord. Cette forêt était une position très fortifiée et de cet endroit les Allemands faisaient de grands efforts pour arrêter l'avance française.

La chute de Noyon est un terrible coup pour les Allemands qui croyaient, au début de l'offensive de Picardie, pouvoir conserver Noyon et s'en servir comme pivot au sud de leur ligne qui s'étend au nord du vieux front de bataille de 1918.

* * *

Chaulnes et trente villages capturés par les Français

Paris, 29. — Chaulnes a été occupé par les Français, ce matin. La progression vers la Somme et au nord de l'Avre se poursuit avec succès, et depuis hier, trente villages ont été enlevés à l'ennemi, et sur certains points l'avance a atteint environ 9 milles.

Au nombre des villages pris se trouvent Omiescourt, Balatre, Seiglies et Verpillières.

Londres, 29.—Les Anglais dans leur avance à l'est d'Arras ont atteint la lisière de Haucourt, Remy et Boiry-Notre-Dames au nord du chemin Arras-Cambrai, dit le rapport officiel d'aujourd'hui. Les Anglais ont avancé leur ligne sur un front de 4 milles de chaque côté du Chemin Neuf-Berquin-Estaires vers les Flandres. Au sud de la Somme nous avons pris Foucaucourt et au nord de la Somme ils ont enlevé la plus grande partie du Bois des Trônes.

Au nord de la Scarpe, l'ennemi a lancé de fortes contre-attaques, hier après-midi refoulant nos troupes de quelques centaines de verges. L'attaque a été brisée.

Les Bolsheviki ont été refoulés en Sibérie sur un front de 10 milles devant une offensive générale des Alliés.

* * *

La débâcle allemande augmente

Paris, 29. — Dans une importante avance qu'ils ont faite, s'emparant de plus de six milles en certains endroits, les Français ont repris quarante villages au sud de la Somme. Entre Cizancourt et Nesle, nos troupes ont atteint la rive gauche de la Somme ainsi que le Canal du Nord entre Nesle et Noyon.

Les troupes américaines dans la région de Juvigny ont repoussé de nombreuses contre-attaques allemandes et elles ont empêché les ennemis de traverser la Vesle près de Bazoches. Dans un communiqué qu'ils viennent de publier, les autorités militaires allemandes disent que les Américains ont subi de grandes pertes et perdu plus de 250 prisonniers.

* * *

L'Autriche sur un volcan

Amsterdam, 29. — Une dépêche de Vienne au Weser Zeitung de Brême rapporte qu'une espèce de mobilisation générale s'accomplit dans les districts polonais, tchèques et slaves du sud, et exprime la crainte que des hostilités ne soient bientôt entreprises de connivence avec les puissances de l'Entente.

Le correspondant du Weser Zeitung dit qu'il croit que la reconnaissance de l'indépendance des tchéco-slovaques par la Grande-Bretagne a été faite avec l'assentiment de l'Association parlementaire tchèque, et rappelle qu'à peu près dans le même temps, le docteur Karl Mramarz, qui est une éminence dans cette Association, a lancé, de la part de cette même Association, un appel à toute la population par lequel il fait allusion à l'époque prochaine où le peuple passera des paroles aux actes.

Le correspondant mentionne plusieurs indices d'un prochain mouvement révolutionnaire. Il dit que des choses sérieuses se préparent en Bohême, et que le temps d'un soulèvement n'est pas éloigné.

* * *

Plus de 50 villages libérés

Londres, 29. — Des contre-attaques ennemies à l'est et au sud-est de Ville-en-Artois à l'est de Boiry et dans le voisinage de Gravelle, village à l'est d'Arras, ont toutes été repoussées.

Au sud de la Somme les Anglais maintiennent leur pression et avancent vers l'est. Depuis le 21 août, 26,000 prisonniers et 100 canons ont été capturés par les Anglais.

Paris, 29. — De violents bombardements se sont produits sur le front de la Somme au cours de la nuit. Les Allemands ont tenté plusieurs attaques, par surprise dans le secteur de Lorraine sans résultats. Nous avons effectué deux raids dans les lignes allemandes en Champagne et avons fait quinze prisonniers.

En 48 heures les Alliés ont libéré 50 villages, le nombre des prisonniers est relativement minime parce que l'avance a dû se faire très prudemment en raison du danger provenant des mines et des machines infernales placées partout par l'ennemi sur le territoire abandonné. La pression des Français a cependant été très forte hier, ils ont atteint la rive gauche de la Somme, de Vizancourt à l'est de Nesle, soit un front de 5 milles. Catigny est cerné sur trois côtés, mais l'artillerie ennemie arrête l'avance pour le moment. De très violents combats ont eu lieu à plusieurs endroits de cete région.

* * *

Combles est capturé

Londres, 30. — Les Anglais ont occupé Combles ce matin, entre Bapaume et la Somme.

Paris, 30. — La ligne de Haig au nord de la Somme a dépassé les points dans le communiqué d'hier et les Anglais sont rendus à plusieurs kilomètres à l'est de Combles. L'avance se continue et la chute de Péronne est imminente.

Les pertes des Alliés dans les récentes opérations sont relativement légères, tandis que celles des Allemands en hommes et en matériel sont excessivement élevées.

Front anglais, 30. — Les Australiens sont ce matin à une couple de milles de la banlieue de Péronne. Ils ont capturé Feuillères, Herbecourt, Flaucourt, Assevillers, Berleux et Belloy, hier, et ont recouvré 125 milles carrés de territoire et environ 40 villages dont un très grand nombre sont en ruines.

Paris, 30. — Les Français ont repoussé plusieurs contre-attaques allemandes entre l'Ailette et l'Aisne, et ont maintenu leurs gains à l'est de Pasly, au nord de Soissons. Au sud de la Somme et le long du Canal-du-Nord, aucun changement ne s'est produit. A l'ouest de Pasly nous avons maintenu nos gains. Le long de la Vesle et en Champagne des tentatives de l'ennemi ont été vaines.

* * *

Les Alliés devant Péronne

Londres, 30. — On annonce officiellement la prise de Bapaume par les Anglais et le Feld-maréchal Haig ajoute que les Allemands ont été forcés de reculer sur tout le front au sud de Bapaume avec d'énormes pertes. Les Anglais ont atteint la rive gauche de la Somme à l'est de Brie et de Péronne.

La ville de Bapaume est le point de rencontre des chemins de toute la Picardie du Nord; elle est à douze milles à l'est d'Albert et à treize au nord de Péronne. Le siège en est fait depuis près de deux semaines et l'ennemi tenait malgré que les Alliés possèdent tout le terrain au nord et au sud de cette place.

* * *

L'Oise est traversée

Trois armées françaises dont l'une s'est emparée de Noyon, hier, avancent maintenant de chaque côté de l'Oise et se préparent à lancer une forte attaque. La traversée de l'Oise près de Morlincourt est importante parce que c'est la première fois que le général Mangin peut accompl r ce fait d'armes. Le bois de Quesnoy que vient de prendre le général Debeney était un des principaux centres de l'artillerie ennemie.

Après avoir pris Noyon les Français ont continué de gagner du terrain, et ils se sont emparés du mont St-Siméon qui est situé à un mille à l'est de Noyon. Ils ont aussi capturé Landrimont et Morlincourt et ont croisé la rivière de l'Ailette en plusieurs endroits.

* * *

Les Anglais devant Peronne

A la suite d'une importante avance en territoire occupé les Français ont pris Happlincourt et tout le chemin qui conduit à Guiscardy. Les Canadiens en deux jours ont pris plus de 3,000 prisonniers.

En plus de Bapaume, les Anglais ont capturé Les Boeufs et Morval. La ville de Peronne est entourée par les Anglais et sa chute ne serait une surprise pour personne et dans un bref délai. Les troupes françaises ont capturé Juvigny, mais on rapporte qu'elles avaient perdu Chavigny.

* * *

Des victoires en Sibérie

Londres, 30. — La situation est un peu meilleure dans la Sibérie de l'est où les Tchéco-slovaques ont désarmé les troupes russes bolshevikis qui se sont révoltées récemment contre leur chef et se sont unies au général Horvath. Ce fut samedi qu'eut lieu la première grande bataille à laquelle les Américains seuls ne purent prendre part. L'ennemi fut vaincu et les dernières dépêches nous annonçaient que les Alliés continuaient victorieusement à travers la Russie leur marche.

La grande bataille

Tous les Alliés purent prendre part à cette bataille, à l'exception des Etats-Unis sur le front de l'Ussuri. Au-delà de 300 ennemis furent tués. Ce furent les Japonais qui frappèrent le plus grand coup de la journée en prenant deux automobiles blindées appartenant aux Bolsheviks ainsi que plusieurs mitrailleuses. Ce qui les poussa à l'offensive d'une manière aussi déterminée, c'est la vue de plusieurs de leurs compatriotes mutilés sur le champ de bataille.

Le désarmement des révoltés

Les Tchéco-slovaques demandèrent aux révoltés de joindre le général Semenoff en Mandchourie ou de rendre les armes. Voilà les deux alternatives qui leur restaient du côté des Alliés. Tout d'abord ils refusèrent toute entente avec les Alliés et ils résolurent de résister à tout ce qu'on leur demanderait.

C'est alors que les Tchèques entourèrent les casernes où ces troupes étaient cantonnées et qu'ils renouvelèrent leur offre. Après quelques heures d'attente, ils décidèrent de déposer les armes, ce qu'ils firent aussitôt. Cette décision mit fin à un état de choses qui aurait pu amener de graves complications.

* * *

Dans une position critique

Avec l'armée française en France, 30. — Les opérations des deux derniers jours ont mis les Allemands dans une autre poche entre le canal du Nord, et la rivière de l'Aisne. Ils devront l'évacuer au plus tôt, ou ils courront grand risque que les Français les encerclent dans la vallée de la Somme.

Depuis la chute de Noyon, qui était le point culminant du saillant, jusqu'à ce matin, le mont St-Siméon, un mille et quart à l'est, et le point de défense avancé par les Allemands. Cette hauteur domine à l'est la vallée de l'Aisne, et la vallée de la rivière Nière, et au Nord elle domine le canal du Nord. Ces vallées étaient en ligne avec le saillant, hier soir.

La prise du bois Quesnoy, ce matin, a resserré la poche du côté ouest, avançant les Français à la distance d'un obus du chemin principal conduisant en dehors, dans la direction de Ham.

Une semaine de revers pour les Allemands

Londres, 31. — A l'est et au nord-est de Bapaume, nous continuons toujours nos succès avec nos opérations, malgré la résistance ennemie qui s'accentue toujours davantage. De sanglants engagements se sont opérés sur tout le front, et nous avons repoussé plusieurs contre-attaques ennemies. Nous avons capturé Bailleul.

Au saillant de la Lys

Bailleul, qui est situé au nord de la Lys vient d'être évacué par l'ennemi et occupé par les Anglais. Tout le pays qui est situé au sud et à l'ouest de la rivière de la Somme est maintenant libre d'ennemis. On rapporte que Longatte et Ecoust-St-Mein sont aujourd'hui entre les mains des Anglais.

Au sud de Bullecourt, les troupes du feld-maréchal Haig ont traversé la ligne Hindenburg près de Bullecourt. Au nord de Soissons les Français ont capturé la colline 159 et ils possèdent maintenant toutes les hauteurs entre Soissons et Leury.

Avance française au nord de Soissons

Les Français et les Américains, après de chaudes attaques, ont pris tout le côté ouest de Crouy et les villages de Chavigny et de Cuffies. Le général Mangin occupe maintenant une série de positions avantageuses qui lui donneront la chance de faire plus tard de sérieuses opérations.

Il ne reste plus guère à s'emparer à l'ouest de la ligne Hindenburg que la ligne de Ham à Berlancourt. Les Français se sont emparés complètement du Mont-St-Siméon qui n'est pas d'une importance capitale comme étendue de terrain, mais qui l'est comme point stratégique. Sur l'Aisne les Français ont traversé le canal du Nord, ce qui leur donne l'avantage de presser tellement les Boches qu'ils devront hâter leur fuite ou subir des pertes plus considérables.

Près de Péronne

L'agence Reuter nous apprend que les Alliés ont pris Bailleul et Nooteboom. Les patrouilles anglaises sont aujourd'hui tout près de Péronne et elles ont aussi un pied à terre aux environs d'Epigny. Au sud de Péronne les canons anglais et français ne cessent de tonner et les soldats alliés ne cessent d'avancer vers Péronne.

Pendant la capture de Combles, les Anglais, en plus de 260 prisonniers, ont pris une batterie complète à l'ennemi et à Maurepas ils ont capturé une howitzer de 15 centimètres ainsi que quatre canons. Dans un carnet que l'on a trouvé sur un prisonnier on lit que l'ennemi a une grande frayeur des Anglais, en particulier des Australiens qui sont "intelligents, versatiles et entreprenants". On y lit que les patrouilles anglaises font un travail admirable.

Prise de Bullecourt

Lors de la prise de Bullecourt les Allemands avaient placé dans la ville tous les hommes qu'ils avaient pu y mettre et la bataille fut terrible, mais ils durent reculer après avoir perdu un nombre d'hommes très considérable. Ils sont maintenant dans leurs tranchées qui sont protégées par plusieurs lignes de fil de fer barbelé.

Des contreattaques sont lancées qui sont brisées aussitôt par le feu des mitrailleuses et des canons anglais qui crachent la mort à l'ennemi tout le long du jour et du front. La baïonnette anglaise fait aussi un travail d'enfer et les prisonniers se font plus rares de ce temps-ci parce que les ordres sont de faire une guerre à mort.

Le chemin Bapaume-Péronne

Depuis que les Allemands ont perdu Bapaume leurs plus importants efforts se sont portés sur le chemin qui conduit de cette ville à Péronne et qui constitue une ligne forte et très utile pour eux. Les troupes anglaises ont atteint néanmoins la ville du Transloy et elles s'en sont emparées.

Dans tous les environs de ces lieux les engagements prennent de plus en plus le caractère du corps-à-corps et la baïonnette anglaise fait son oeuvre destructrice. L'ennemi a beaucoup de misère à résister, et tout lui est contraire. Il n'a pas le temps de mettre en ordre ses bataillons qui souvent retraitent en débandade, devant la poussée victorieuse des Alliés.

* * *

Le Mont Kemmel est capturé

Londres, 31. — Suivant des rapports reçus du front, les Anglais ont capturé le mont Kemmel, la fameuse forte position au sud-ouest d'Ypres, qui a été le théâtre de terribles combats, durant l'offensive de l'ennemi, dans les Flandres, en avril.

Les troupes du feld-maréchal Haig se sont également emparées du mont Saint-Quentin, à un mille et demi, au nord de Péronne.

Marche sur Péronne

Londres, 31. — Les troupes anglaises qui ont capturé le mont Saint-Quentin avancent maintenant dans la direction de Bassu, à une couple de milles au nord-est de Péronne.

(Suite à la page 8)

SOLSGIRTH

Mlle R. St-Pierre, après une visite de deux semaines ici, est retournée à Winnipeg.

DE LA LECTURE POUR NOS SOLDATS

Tous les gens qui reçoivent à leur foyer des journaux français, tels que le "Devoir", le "Droit", la "Liberté", le "Manitoba" et autres, sont priés de les conserver et de les faire parvenir à la Maison Provinciale des Soeurs Grises, Saint-Boniface.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A vendre.—Village de Notre-Dame de Lourdes, Man., deux et un tiers acres de terre avec maison de 18x22 pieds, cuisine de 10x12, remise de 10x18 pieds. Pour plus amples informations, s'adresser à **Jean-Pierre Fouillen, Notre-Dame de Lourdes, Man.**

On demande. — Une servante, pour ouvrage général. Bons gages. S'adresser à **Mme J.-N. Jutras, 88 rue Ritchot, Saint-Boniface, Man.**

Demande à louer.—Homme marié, 15 ans d'expérience dans la culture, désire bonne demie-section à louer. Ecrire en donnant les détails nécessaires, à **Casier postal 36, LaFlèche, Sask.**

On demande une servante. S'adresser à **Mme H. Béliveau, 187 rue Dumoulin, Saint-Boniface.**

Instituteur demandé.—Instituteur catholique, capable d'enseigner l'anglais et le français, pour l'école Thibert, district scolaire No 1740. Commencera immédiatement. S'adresser à **Joseph Patenaude, Guynemer, Man.**

On demande une "jeune fille" sténographe d'expérience, pouvant prendre indifféremment les lettres anglaises ou françaises. S'adresser à **Jobin-Marrin Co., Ltd., 158 rue Market, Winnipeg.**

SAINT-BONIFACE

Congé civique à Saint-Boniface, lundi, en l'honneur de la fête du travail.

• • •

Six pères jésuites, dont 3 Français, 2 Canadiens-français (les RR. PP. Goulet et Gagnon); et 1 Chinois, étaient de passage au Collège de Saint-Boniface, dimanche, en route pour la Chine.

• • •

La fanfare LaVérendrye a donné, dimanche après-midi, un concert aux Invalides, à Tuxedo.

• • •

Réouverture des écoles, mardi matin. Ce fut une gaie procession d'enfants se dirigeant vers les diverses écoles de notre ville.

• • •

Le Collège, le Séminaire et le Juniorat recommencent leurs cours aujourd'hui. On s'attend à ce qu'un bon nombre d'élèves s'inscrivent.

• • •

Une bonne nouvelle! Le Collège aura encore cette année une classe de philosophie. Le Collège a cru devoir se rendre aux désirs des élèves et des parents.

• • •

M. Louis-Philippe Gagnon, le dévoué secrétaire de l'Association d'Education, est de retour d'une vacance d'un mois dans la Saskatchewan.

• • •

Mme J.-N. Jutras, ainsi que son père, M. Pierre Commune, de l'Union Canadienne, sont revenus de Letellier, où ils ont passé une vacance avec leur petite famille.

• • •

Plusieurs jardins de Saint-Boniface et des alentours ont été endommagés par la gelée, dans la nuit du dimanche à lundi. Hélas!

• • •

On remarque qu'il ne se fait rien pour installer les lumières électriques sur le nouveau pont Provencher. Il y aura de la casse et puis quelqu'un paiera.

• • •

On remarque une affiche à l'entrée du nouveau pont; elle est en anglais, naturellement. Le français, on s'en fiche!

Donnez-nous donc des affiches bilingues. Que diable, on a suffisamment de personnes intelligentes, à l'hôtel-de-ville, pour traduire deux mots.

On n'entend plus de français au conseil. Tout se fait en anglais, tout comme à la législature provinciale. Si on parlait français, les représentants anglais seraient forcés d'apprendre notre langue.

C'est cela! Cédons le terrain continuellement, et on se plaindra ensuite de ce qu'on nous enlève nos droits.

• • •

Maux de tête. "A certaines périodes, j'avais de si terribles maux de tête chaque matin, que je ne savais quoi faire. Le Novoro du Dr Pierre m'a complètement remis et je me sens très bien maintenant," nous écrit M. Auguste Anderson, de Kilkenny, Minn. Ce vieux remède herbeux, éprouvé par le temps, n'est pas vendue par les droguistes; il est distribué par des agents spéciaux. Pour d'autres informations écrire au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

TUEZ LES MOUCHES, NE LES LAISSEZ PAS SE MULTIPLIER

Une mouche femelle pond en une seule fois de 100 à 150 oeufs. Elle a quatre pontes durant sa vie. Trois semaines après la première ponte, cette nouvelle génération peut déjà procréer. On voit donc combien il est important de prendre les moyens d'exterminer les mouches dès qu'apparaissent les temps chauds.

Il est indiscutable que les mouches soit une menace à la santé publique. C'est un point sur lequel s'accordent toutes les grandes autorités médicales du monde entier.

Ainsi le docteur Daniel D. Jackson, éminent médecin chef du Bureau d'Hygiène de la ville de New York, affirme qu'on peut imputer aux mouches la mort de cinq milles personnes de cette ville, chaque année victimes de la typhoïde ou de maladies intestinales.

Cela vient de ce que les mouches se nourrissent de matières putrides de sorte que leur corps devient absolument infesté des germes que portent ces matières corrompues. Eloignez les mouches des aliments que vous mangez et prenez le moyen d'en libérer votre maison. Tuez-les, capturez-les ou empoisonnez-les. Le dernier moyen est le plus effectif, car on peut acheter du poison tout préparé pour ce travail. Quel que soit le moyen que vous adoptiez, soyez un irréductible ennemi des mouches.

RECONNU PAR TOUS NOS ALLIES

Tous nos Alliés ont reconnu que l'Elixir Américain de Vin Amer de Triner est le meilleur remède que l'on puisse trouver contre les maux d'estomac. Il a obtenu les plus grands honneurs, — Médailles d'Or et Grand Prix, — en Angleterre (Londres, 1910); en Belgique (Bruxelles, 1910); en Italie (Rome, 1911); en France (Paris, 1911); à San Francisco en 1915 (médaille d'or); à Panama, 1916, (grand prix). Toutes ces récompenses étaient les plus hautes que l'on pouvait obtenir. L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner est le meilleur remède que l'on puisse désirer contre les maux d'estomac, la constipation, l'indigestion, les maux de tête, la nervosité, etc., car il nettoie les intestins, aide à digérer, aiguise l'appétit et tonifie tout le système. Chez les pharmaciens: $1.50. Les mêmes importants prix ont été accordés au liniment Triner, le meilleur remède que l'on puisse trouver contre le rhumatisme, la neuralgie, le lumbago, les foulures, les contusions, etc. Chez les pharmaciens: 70 sous. Joseph Triner, chimiste-fabricant, 1333—1343 S. Ashland Ave, Chicago, Ill.

LA GUERRE

(Suite de la page 7)

Autre retraite

Avec les armées anglaises en France, 31. — Les succès des Anglais dans le saillant de la Lys ont forcé les Allemands à entreprendre une retraite, des environs de Kemmel à Béthune, en face. Cette retraite progresse graduellement.

Ls Tommies se portent à l'attaque, aujourd'hui, dans le voisinage du bois Marianne, entre Bapaume et la Somme, position que l'ennemi occupe en force.

• • •

Avance française sur l'Ailette

Londres, 31. — Les troupes françaises ont accompli une petite avance sur l'Ailette, et dans cette région elles ont occupé la lisière méridionale du bois situé à 500 verges au sudouest de Coucy-le-Château.

Dans le saillant de la Lys, les Anglais occupent La Couture et Lestrom, et sont à l'ouest de Doulieu, à Nooteboom.

Les troupes du feld-maréchal Haig ont aussi fait une progression d'un mille et demi, à l'est de Bailleul. Les Anglais ont pris le mont de Lille et la hauteur de Kemmel.

• • •

L'artillerie active

Paris, 31. — Bulletin officiel de cet après-midi:

Durant la nuit, de violentes actions d'artillerie ont eu lieu dans la région du Canal du Nord, au nord de Noyon, et entre l'Ailette et l'Aisne.

Des coups de main des Allemands ont été infructueux, en Champagne.

• • •

La progression anglaise se poursuit

Londres, 31. — Communiqué officiel d'aujourd'hui:

Durant la nuit, les troupes australiennes ont chassé l'ennemi de positions à l'est de Cléry-sur-Somme, capturant plusieurs prisonniers et plusieurs mitrailleuses. L'avance se continue dans cette localité.

Hier après-midi, les troupes anglaises ont effectué avec succès une opération au nord du chemin d'Arras-Cambrai, capturant une forte position connue sous le nom de ferme Saint-Servins, et le village d'Eterpigny, sur la rive orientale de la rivière Sensée.

Sur le front de la Lys, nos troupes occupent La Couture et la ligne de la rivière Lawe, de Vieille-Chapelle à Lestrom, et ces deux villages sont entre nos mains.

Nous approchons de Doulieu et avons pris la gare de Bailleur et la hauteur à l'est; connue sous le nom de montagne de Lielle.

Nos troupes ont pénétré à Dranoutre et ont gagné du terrain au nord du mont Kemmel.

Péronne et Neuve-Eglise tombent

Londres, 2. — Les troupes anglaises ont pris le village de Riencourt-lez-Cagnicourt au nord-ouest de Queant et fait plusieurs centaines de prisonniers. Péronne et Neuve-Eglise ont tombé avec un important butin.

Les Anglais ont, durant le mois d'août, fait 57,318 prisonniers, dont 1,283 officiers. Ils ont aussi pris durant la même période 657 canons dont 150 gros. Plus de 5,750 mitrailleuses et 1,000 mortiers de tranchée sont aussi tombées aux mains de nos troupes.

• • •

Près de Coucy

Paris, 2. — Les troupes françaises ont progressé dans le bois à l'ouest de Coucy-le-Château.

• • •

Lens tombe aux mains des Anglais 10,000 prisonniers

Londres, 3. — Les troupes anglaises ont occupé Lens, Wulverghem, Queant, Tromville, Doignies, Velu, Bertincourt et Rocquigny. C'est une avance de quatre milles en profondeur à certains endroits sur un front de 20 milles. Cela brise une des meilleures lignes de résistance allemande. On porte à 10,000 à peu près le chiffre des prisonniers faits durant cette avance.

LE DOCTEUR BELAND

La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface vient d'inviter le docteur Béland à parler sous ses auspices lors de son passage à Winnipeg.

FETE CHAMPETRE AU CLUB DE TENNIS DE SAINT-BONIFACE

Notre ville sera encore honorée cette année de la présence des plus célèbres experts de tennis du Canada.

Holmes, Bennett, Verley, Love, Leistikow et Wright seront avec nous dimanche prochain. Comme ils sont en excellente forme, à la suite de plusieurs tournois dont ils ont remporté tous les honneurs, on est assuré que de vraies batailles royales auront lieu.

Le Club de Tennis de Saint-Boniface invite le public à y participer, et comme c'est la seule occasion cette année où de telles étoiles se rencontreront dans la même journée, on est certain qu'il y aura foule.

LE GRAND CENTRAL

M. Napoléon Prud'homme a maintenant la direction de l'hôtel Grand Central. La population française y trouvera chambres et pension. Le Grand Central est le plus vieil hôtel français de Winnipeg. Nous sommes assurés que sous l'habile gérance de M. Napoléon Prud'homme, il verra encore de longs jours.

AU CHAMP D'HONNEUR

Le lieutenant Roméo Dupuy, de Sherbrooke, frère de Mme J.-P. Tremblay, de Winnipeg, est mort de blessures reçues au front, le 29 août. Le lieutenant Dupuy était au front depuis 4 ans; il faisait partie du fameux régiment canadien-français, le 22me.

A la famille éplorée la **Liberté** offre ses plus sincères condoléances.

"TORONTO FRENCH"

Quand les Ontariens se mêlent de nous donner du français de leur crû, ils sont impayables, comme on pourra le constater par la traduction suivante d'une direction de remède breveté:

"Directions pour l'usage de "none such liniment".

"Pour toux, Rhume et affections bronchiques—Diluer la médecine avec des parties égales de sirup ou mélasse et prendre une cuiller à thé de la mixtion dans un verre à vin plein d'eau quatre fois par jour ou tant que la toux est troublante alors laver les pieds avec la médecine immédiatement avant de se coucher."

"Pour neuralgie—Prendre une cuiller à thé dans un verre à vin plein d'eau ou de lait et laver librement les parties affectées jusque les douleurs cessent."

"Pour enflure de la gorge—Prendre une cuiller à thé dans un verre à vin plein d'eau ou de lait et se gargariser d'ailleurs appliqued extérieurement à la gorge la frottout bien pendant dix minutes. Répétez l'application s'il est nécessaire, trois ou quatre fois dans autant des heures".

"Direction pour chevaux."

"Choléra des poulets—Dans un vaisseau contenant à peu près une pinte d'eau ajouter une cuiller à table de la médecine et placer ou la volaille doit en boire".

"Plusieurs fermiers prétendent d'avoir guéri choléra des Porcs avec Rundle's none such liniment. C'est aussi un remède excellent pour bétail gouflé de trèfle".

"Hemorroïdes—Appliquer extérieurement avec les doigts étendue d'eau de la même quantité APRES CHAQUE EXCREMENT".

"Fermez bien la bouteille, quand la médecine n'est pas usée".

Si un malade ne peut réussir à se guérir en suivant toutes ces instructions, il est bien malheureux.

Le **Droit**.

ALLEMANDS VAINCUS PAR DES GAULOIS

Au cours de la dernière séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Théodore Reinach a communiqué la découverte, au confluent de la Moselle et du Rhin, d'un monument où l'on voit sculptée la figure de la "Mère des Dieux", avec son lion et une tête barbue de Germain vaincu.

Une inscription en langue celtique contient la dédicace par un tribun militaire, Cassius, fils d'Ansacathus. C'est la première inscription celtique trouvée en pays mosellan; et il est poignant, a dit M. Reinach, de constater qu'elle commémore une victoire des Gaulois désormais unis à Rome sur la barbarie germanique.

Les associés étrangers italiens, MM. Domenico Comparetti, de Florence, Franz Cumont, de Rome, vont-ils s'occuper de cette question? Si nous n'étions en guerre, ils pourraient même la soumettre à leur illustre confrère S. M. le roi Victor-Emmanuel III. Il serait intéressant de mettre à jour d'autres documents relatifs à cette antique union des Gaulois et des Romains.

LE MOT "KHAKI"

De l'**Intransigeant**:

La mode est toujours au khaki. Anglais, Français, Belges, Américains l'ont tour à tour adopté dans leurs armées. On nous a quelquefois demandé l'origine de ce mot. Un "colonial", officier de l'armée des Indes, nous donne la version suivante: "khaki" est un mot indien qui signifie "boue". Naguère, les troupes coloniales anglaises, de même que les nôtres, étaient vêtues de blanc.

Au cours d'une opération de police, un bataillon ayant été obligé de traverser dans l'eau une rivière limoneuse en sortit teint en khaki et, après avoir rejoint le gros des troupes prit part à un combat sans avoir eu le temps de se laver. On remarqua ensuite que les pertes subies par le bataillon khaki étaient moins élevées que celles des bataillons blancs.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, St-Boniface, Man.

Nous prions les commissions scolaires qui ont obtenu des institutrices, et les institutrices qui ont obtenu des écoles par notre entremise, de bien vouloir nous annoncer le résultat de leurs démarches respectives, afin que nous puissions tenir des listes exactes et à jour des écoles vacantes et des institutrices à placer.

Les secrétaires de nos cercles locaux, sont instamment priés à nous faire connaitre le résultat de l'élection des commissaires d'écoles, ce qui est très important pour nous.

L.-P. Gagnon,
Sec. de l'Exécutif.
Par A. St-Pierre.